

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 5 mai 1922

Sommaire :

La Pologne menacée

Mgr Lutoslawski

Gênes

* * *

Petit essai sur la mentalité russe
par un occidental catholique

L. Levau

Un essai de représentation
des intérêts professionnels

P. Dupong

Les idées et les faits : Chronique des idées : Nos Missionnaires au Congo, J. Schyrgens. — Une vie d'Ernest Psichari, Thomas Braun. — Rome. — Irlande. — Angleterre. — Russie.

La Semaine

☩ Une lettre du Saint-Père vient confirmer l'importance extraordinaire du drame qui se joue à Gênes. Sans entente entre les peuples une conflagration générale est imminente et la civilisation chrétienne se trouverait menacée d'effondrement. L'heure est extrêmement grave. Moins de trois ans après la signature d'un traité qui devait assurer la paix du monde, la situation est plus inquiétante qu'elle ne l'était avant la guerre et à aucun moment de la lutte mondiale. Voilà où mène la méconnaissance de Celui « qui est et qui doit être reconnu premier auteur et souverain de la Société. »

Prions pour que malgré tout la miséricorde divine daigne sauver l'Europe de la destruction totale.

☩ Le problème russe domine la conférence de Gênes. On semble croire qu'une entente avec les Soviets est essentielle à la paix du monde et on se

montre prêt à toutes les concessions. Quand la Belgique refusa de reconnaître les vols les plus qualifiés qui soient, elle se trouva seule... Il semble qu'il n'y ait plus qu'une seule chose : le gâteau à partager ! Espérons que la France au moins se rangera à nos côtés.

Oh ! Ne nous faisons pas d'illusions ! Notre beau geste n'empêchera sans doute pas l'injustice de triompher. Anglais, Allemands, Américains, concluront des accords qui leur livreront le pétrole russe en échange des vivres et de l'équipement dont a besoin l'Armée rouge...

C'est égal, comme au 4 août 1914, on s'est senti fier, ces jours-ci, d'être Belge.

☩ L'épiscopat irlandais, par un document que nous reproduisons plus loin, est intervenu solennellement dans la lutte fratricide qui met en cause l'existence même de l'Irlande.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



A la Grande Fabrique

— — **E. Esders** — —

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

120 AGENCES en Belgique
Agences à Luxembourg et Cologne

GESTION DE FORTUNES

Un département spécial s'occupe aux sièges d'Anvers et de Bruxelles de tout ce qui concerne la gestion des fortunes.

Il reçoit les valeurs en dépôt, s'occupe de détacher les coupons, de vérifier les tirages et se charge, au nom des clients, de tous encaissements, paiement de comptes, factures, etc.

Ce département s'occupe également de toutes les questions relatives aux successions, exécutions testamentaires, etc.

Toutes les mesures possibles sont prises pour assurer la plus grande discrétion.

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- *Ordres de Bourse* -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- *Vérifications de Tirages* -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et Informations* dont le service est fait gratuitement à la clientèle.



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-
CIEUSES AUXQUELLES ON
AIT PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS PNEU-
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR
SA CONSTRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT ARTIS-
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE



Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !



NOUVELLE INVENTION
AURIFEX · J.C.BOLDOOT
 UN COSMÉTIQUE LIQUIDE



*“Les bons soins pour votre toilette,
 spécialement pour les cheveux, exigent
 l'emploi de L'AURIFEX J.C.BOLDOOT.”*

LE GRAND FLACON 3 fr 50
 avec Stilligoutte



VOICI LE MOMENT DES
VACANCES
 NE PARTEZ PAS SANS UN
KODAK

IL Y A DES KODAKS A TOUS PRIX
 VOUS POUVEZ APPRENDRE A PHOTOGRAPHIER
 EN UNE DEMI-HEURE

Demandez renseignements et Catalogue chez
 KODAK LTD, 36, rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
 - LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
 SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
 - TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
 - BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
 CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
 BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
 GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
 NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
 - TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -
 STORES - LITERIES - COUVERTURES
 COUVRE-LITS

LA LINGERIE
 DE
 LA GRANDE MAISON DE BLANC
 JOINT LE FINI
 A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
 la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

La Pologne menacée

Mgr Lutoslawski, député à la Diète de Pologne, de passage à Bruxelles, a bien voulu rédiger pour les lecteurs de la Revue la note qu'on va lire et qui met admirablement en lumière l'extrême gravité de la situation européenne.

L'accord de Rapallo n'est qu'un extrait d'un accord général entre l'Allemagne et les Soviets, conclu à Berlin, lors du passage de la délégation soviétiste, le 3 avril. L'accord est une répétition de l'accord de Frédéric II de Prusse avec Catherine II de Russie, et a, comme celui-là, pour but un nouveau démembrement de la Pologne : l'existence de la Pologne est incompatible avec l'existence d'une Prusse puissante.

Il faut rapprocher cet accord d'un autre accord signé — fin mars — à Kowno, par l'Allemagne, la Lithuanie, la Lettonie et les Soviets, assurant à l'Allemagne le transit en chemin de fer par Eydtkuhnen-Kowno-Dunaburg-Witebsk-Smolensk-Moscou, et tournant de cette manière Wilno et la Pologne.

Les Soviets affamés méditent de se jeter sur la Pologne, cet été. Les Allemands peuvent dès maintenant leur faire le service d'armes, munitions, officiers, et même d'hommes déguisés en « armée rouge ». Trois usines de Krupp travaillent déjà en Russie, fabriquant des armes et des munitions. Si la France, d'après le mémorandum de Gênes, donne aux Soviets du matériel roulant de chemins de fer, c'est la dernière chose qui leur manque encore pour pouvoir entreprendre, d'accord avec les Allemands, une guerre contre la Pologne.

Les Allemands vont sûrement manœuvrer de telle manière qu'ils apparaîtront parfaitement neutres ; mais ils vont participer à l'invasion russe par la voie de Kowno, et en Haute-Silésie ils provoqueront une émeute ou révolution locale (qu'ils préparent depuis trois ans) sans en prendre la responsabilité diplomatique. De cette manière, l'Allemagne restant neutre, la France ne pourra que déclarer la guerre aux Soviets pour secourir la Pologne.

Ce secours sera insuffisant : la voie de Gdansk (Dantzig) sera immédiatement interrompue par les Allemands « neutres » payant des « Communistes », pour faire sauter des ponts, etc. ; le transit continental sera coupé par la neutralité de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Autriche et de l'Italie. Il ne restera donc que la voie maritime sur Fiume (facile à empêcher) et une longue ligne de chemin de fer par la Yougo-Slavie et la Roumanie (ou bien sur Constantza et la Roumanie). La distance, le manque de sécurité, les dangers de blocus des détroits, etc., etc. rendent de cette façon l'assistance de la France très problématique.

La Pologne ne peut à elle seule ravitailler en matériel de guerre son armée en état de guerre que pour quelques semaines ; l'émeute de la Haute-Silésie la privera de charbon ; dès que la destruction de la Pologne sera sûre, l'Allemagne sortira de sa neutralité et, ayant vu les Soviets achever la Pologne, elle se ruera avec l'armée rouge sur le Rhin, contre la France et la Belgique.

La destruction probable dans ce cas des usines de Haute-Silésie rendrait un relèvement économique de la Pologne et même de l'Allemagne très difficile pour beaucoup d'années.

Il n'y a qu'un moyen de parer au danger et c'est de marcher sur Berlin le lendemain de la première attaque des Soviets contre la Pologne, car c'est Berlin qui sera l'unique et véritable auteur de cette guerre.

Après l'accord de Berlin et de Kowno, l'Allemagne ne fait qu'un avec les Soviets : il faut d'avance la rendre responsable de ce qui se passera sur la frontière orientale de la Pologne, et ne pas lui permettre de jouer de sa neutralité en cas d'invasion rouge en Pologne.

Si cette solidarité est bien comprise, et si la France et la Belgique n'hésitent pas à en tirer les conséquences immédiates, la Pologne aura vite fait de refouler l'invasion rouge, que les Allemands, attaqués sur le Rhin, ne pourront plus alimenter et on pourra alors reprendre l'œuvre de justice interrompue le 11 novembre 1918, et donner enfin à l'Europe une paix stable. Les Allemands auront aussi raison de se dire alors : « *Quos Deus perdere vult, dementat* ».

L'alliance du chancelier de l'Empire, catholique, avec les scélérats de Moscou, déicides et ennemis de toute morale chrétienne, serait vengée.

Mgr LUTOSLAWSKI,
Député à la Diète de Pologne.



Gênes

J'ai reçu de quelqu'un dont les circonstances actuelles ne me permettent de révéler ni le nom ni l'importante situation qu'il occupe dans son pays, la lettre qu'on va lire.

Abbé V. D. H.

Gênes, le 28 avril 1922.

Lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer à Paris, le jour même où les journaux annonçaient que ma ville de résidence était désignée pour siège d'une nouvelle conférence internationale, vous me fîtes l'honneur de me demander de vous tenir au courant de ce que je pourrais voir ou entendre de cette fameuse assemblée.

Je ne me doutais pas de la difficulté de la tâche acceptée alors par moi et je suis, maintenant, plein de confusion de n'avoir pu, malgré tous mes efforts, vous donner satisfaction pour vos estimables et nombreux lecteurs.

En effet, je me suis souvent demandé, au milieu de l'atmosphère électrique que l'on respire ici, où est la vérité. Car nous sommes dans une vraie Babel et si, d'une part, les trois cents journalistes cantonnés dans la *Casa della Stampa* inondent le monde de nouvelles vraies ou fausses, par contre les délégués et experts des divers pays sont assez silencieux sur leurs travaux et sur leurs sentiments. Ce n'est qu'en combinant les renseignements recueillis, miette par miette, au cours de conversations avec des personnes bien instruites, ainsi que les informations qui m'ont paru sérieuses dans les journaux, que je

suis parvenu à me faire une modeste idée de l'esprit qui anime les membres de la Conférence ainsi que des résultats de leurs délibérations.

* * *

Il semble, à mon très humble avis, que, pour pouvoir apprécier l'action des délégués, il faut prendre comme base principale les intérêts politiques et économiques que leurs pays ont à défendre. Si l'on me permet de commencer par l'Italie, laquelle avant la guerre n'avait aucun intérêt industriel et financier en Russie, c'est elle qui a le plus à gagner, avec le moins de risques, dans le rétablissement des relations avec la république des Soviets, où mes compatriotes industriels pourraient aller chercher, dans les meilleures conditions de prix, du charbon, des matières premières, du pétrole, etc., qu'ils pourraient payer par l'export de fabricats. Ainsi mon pays ne peut rien perdre et peut beaucoup améliorer sa situation économique actuelle, car le change défavorable avec l'Amérique et les pays de l'Europe occidentale restera, pendant des années, favorable pour nous à l'égard de la Russie. Il se doit encore ajouter que, depuis la guerre italo-turque et le traité d'Auchy, ma patrie s'estime, avec raison, en droit de jouer en Orient le rôle qui lui convient et par conséquent ne peut se désintéresser des destinées des rives de la Mer Noire.

Aussi notre délégation à Gênes se trouve dans une situation délicate. C'est elle qui fait preuve des sentiments les plus favorables aux Bolchevistes et qui veut pousser les puissances occidentales aux plus grandes concessions. Cette tendance s'est déjà manifestée vivement lors de la réunion préparatoire des experts à Londres et l'on sait que déjà antérieurement Vorovsky a élaboré à Rome un traité commercial et naval entre l'Italie et les Bolchevistes.

Il peut y avoir, il est vrai, dans ce rapprochement un danger intérieur pour ma patrie, où les communistes sont déjà plus forts que dans d'autres pays et où, sans la résistance des fascistes, ils auraient pu déjà causer une très grave perturbation. Mais si les communistes reprennent courage avec l'appui de leurs amis de Moscou, ils peuvent recommencer l'agitation ici et menacer la solidité de la structure sociale. Beaucoup de mes compatriotes tremblent de voir notre si glorieux et courageux roi prodiguer les amabilités les plus grandes aux délégués des Soviets et on se demande si, ainsi, il ne sacrifie pas sa couronne. Il est vrai que ces considérations d'ordre national ne doivent pas avoir grande influence sur M. Schanzer, qui est le fils d'un banquier viennois, et sur le plus actif des membres de notre délégation, le Commandeur Jung, dont le nom suffit à montrer qu'il est un Italien de fraîche date. Ces Messieurs poussent à la réconciliation complète avec l'Allemagne et la Russie et entretiennent dans le peuple l'esprit d'hostilité que le langage inconsidéré de certains journaux français a fait naître contre notre alliée et sœur latine.

* * *

La situation de l'Angleterre rapproche assez les intérêts de ce pays de ceux de l'Italie. Elle aussi n'avait avant la guerre que peu de capitaux investis dans les affaires et dans les emprunts russes, c'était le grand commerce avec le pays des Czars qui l'intéressait le plus. Ce sont ces relations si avantageuses que le gouvernement britannique voudrait faire revivre avec les Soviets ; déjà les Anglais ne montrent aucune répugnance à trafiquer avec eux-ci et l'on sait que c'est eux qui vendent au gouvernement de Moscou la plus grande partie des substances nécessaires à l'armée rouge. La question du pétrole joue aussi un rôle très puissant dans la politique anglaise et l'on comprend le succès considérable que constituerait, dans

sa concurrence avec les Etats-Unis, la mainmise de l'Angleterre sur le riche bassin pétrolifère de la Russie méridionale.

De plus, Lloyd George cherche dans le succès de la Conférence le rétablissement de sa situation politique de plus en plus ébranlée dans son pays. Il joue ici, comme on dit, ses dernières cartes et veut réussir à tout prix. Cela explique son attitude, il procède dans son pays, par la presse et même par la publicité des affiches, à ce que vous appelez du « bourrage de crâne », en faisant croire que, seule, la reprise des relations avec la Russie pourra mettre fin à la crise de chômage en Angleterre et il ne reculera devant aucun moyen, ni aucune concession, pour arriver au moins à une apparence de succès. On ne peut pas dire cependant qu'il ait cessé d'être ententophile, mais il considère l'entente comme un attelage dont il veut avoir seul la direction ; c'est pourquoi il n'est pas partisan d'un accord écrit entre les Alliés et préfère les arrangements verbaux qui lui laissent une plus grande liberté d'interprétation selon ses convenances et ses visées personnelles.

* * *

La position de la France et de la Belgique est tout autre. Elles ont des intérêts considérables à défendre en Russie : la France, à cause des sommes énormes que l'épargne française a placées dans les emprunts russes avant la guerre ; la Belgique, à cause de ses nombreuses entreprises industrielles et de ses importantes concessions. Aussi était-il impossible pour ces deux puissances de ne pas participer à la Conférence, malgré le peu d'enthousiasme témoigné à cet égard par l'opinion publique française et belge. M. Poincaré surtout était peu partisan de la Conférence et croyait avoir pris toutes les précautions nécessaires en faisant préciser les bases de Cannes et en faisant rédiger le mémorandum de Boulogne. Mais, malheureusement, Lloyd George s'est considéré comme moins engagé que M. Poincaré le croyait et il est regrettable que le Premier français ne soit pas venu en personne ici, il aurait pu y placer avec plus d'effet utile le discours prononcé à Bar-le-Duc et cette manière d'agir, qui rappelle « la politique du balcon », a soulevé de vives critiques. Quant à M. Barthou, il n'a pas toujours montré toute l'énergie que ses compatriotes attendaient de lui et on a constaté que plus il était éloigné de Paris, plus il devenait conciliant et plus il avait besoin d'être retrempe par de nouvelles instructions de son gouvernement.

Ce sont les délégués de votre pays qui se sont montrés à la fois les plus énergiques et les plus habiles. Ils ont assuré le prestige de la Belgique, déjoué certaines manœuvres qui risquaient de lui faire perdre la situation que lui donnait sa qualité de puissance invitante et, en même temps, sont restés fidèles au rôle de conciliateurs qu'ils ont rempli avec tant de succès dans les conférences précédentes.

Il importe aussi de remarquer l'attitude énergique du Japon. Depuis que cette puissance n'est plus liée par un traité d'alliance avec l'Angleterre, elle a cessé d'appuyer en toute occasion les délégués britanniques et a pris nettement position contre le gouvernement des Soviets. L'incident relatif à la république de Tchita a montré nettement l'esprit qui animait actuellement la politique japonaise et la manière dont M. Ishii a répondu à ce sujet à Tchitcherine a fait profonde impression.

De même, la Pologne, bien que liée vis-à-vis de la Russie par le Traité de Riga, a pris une attitude nettement hostile aux Soviets. Quant aux pays de la Petite Entente, partagés par la crainte que leur inspirent les Bolcheviks et le désir de reprendre les relations commerciales avec eux, ils se montrent avant tout pacifistes et opportunistes et la France paraît se faire des illusions sur les véritables sentiments de M. Bénès, chef le plus en vue de ce groupement.

Les neutres, ni par les intérêts qu'ils ont en Russie, ni par les personnalités qui les représentent ici, ne paraissent devoir jouer un rôle important. Exception cependant doit être faite pour M. Motta dont l'énergie, la netteté d'esprit et les qualités d'homme d'État font un personnage de premier plan. Bien que désirant éviter tout éclat et pratiquant une politique de conciliation entre les Alliés, il a pris une attitude nettement anti-bolchéviste et a conquis une réelle autorité.

* * *

Je n'ai pas grand'chose à vous dire des délégués allemands dont tout le monde connaît la personnalité, les procédés, les vues et les tendances. C'est avec plus de curiosité que l'on a vu arriver les représentants des Soviets. Bizarre assemblage, où Tchitcherine et Krassine, qui se donnent des allures de gens bien élevés, voisinent avec un ramassis d'individus mal tenus, débraillés, hirsutes, et de femmes au type étrange, aux cheveux coupés court, dont l'aspect seul suffirait à inspirer l'horreur de leurs théories. Le fameux dictateur de l'Ukraine, Radowski, attire beaucoup l'attention ; il s'est chargé d'établir la liaison avec la presse et assourdit les journalistes de sa grandiloquence et de son puffisme. Du reste, tous les délégués russes, pour la plupart israélites mâtinés de slavisme, multiplient les discours et les borborygmes à n'en pas finir, se montrent procéduriers à l'excès, chicaniers à tout propos et prouvent, par leur façon d'agir, qu'ils n'ont pas le désir sincère d'aboutir. Il est vrai que ces délégués n'ont aucune liberté d'action. « Si vous échouez, disait Tchitcherine à un ministre de l'Entente, vous ne risquez que de perdre votre portefeuille ; nous autres, nous risquons notre vie ! » En effet, chacun des délégués russes est suivi, comme par son ombre, d'un représentant de la *Tcheka*. Dans les commissions et sous-commissions, où les Soviets n'avaient droit qu'à un siège, les Russes ont fait de pressantes démarches pour pouvoir être accompagnés tout au moins d'un « expert muet », qui assisterait aux délibérations sans y participer, et ainsi, jusque dans les discussions les plus anodines, l'Œil de Moscou exerce sa surveillance.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la Conférence n'ait pas donné les résultats qu'en espérait l'optimisme de Lloyd George.

* * *

Les puissances invitantes ont commencé par perdre huit jours pour se mettre d'accord sur le programme et le règlement de la Conférence, sur l'organisation des commissions et des sous-commissions, etc. Dès l'abord, on a pu constater des frottements entre les délégués français et anglais. Lloyd George était très dépité de ne pas voir arriver M. Poincaré et a fait des réserves au sujet des pouvoirs limités avec lesquels se présentait la délégation française. Ce malaise a été augmenté par certaines maladresses de M. Barthou. Les délégués de votre pays ont, dans ces circonstances, joué un rôle fort utile et ont ainsi pleinement justifié leur présence parmi les dirigeants de la Conférence. Je regrette de devoir vous avouer que M. Schanzer, en opposition sur ce point avec l'unanimité de l'opinion de mes compatriotes, avait paru vouloir méconnaître la situation faite à la Belgique à côté de ses grands Alliés, comme puissance invitante. L'attitude de votre ministre M. Theunis a été admirable de dignité et d'énergie ; approuvé par les délégués des autres grandes puissances, il a défendu la situation de son pays et son langage noble et élevé a produit une profonde sensation. On en a eu la preuve un peu plus tard, lorsque, au milieu des acclamations de tous les Alliés, il a été nommé président de la Commission des transports. L'ovation qui lui a

été faite à l'occasion de cette honorification, dont les échos sont arrivés bien certainement jusqu'à vous, a témoigné au monde entier l'estime et l'admiration dont est entouré ici votre noble pays.

* * *

Sous la présidence énergique et intelligente de votre délégué, la Commission des transports a été la première à donner des résultats utiles et durables. Vous savez que deux conférences internationales s'étaient déjà occupées de cette question si importante des transports : celle de Porto-Rosa, qui avait réuni les représentants de toutes les puissances héritières de l'ancien empire d'Autriche, et celle de Barcelone, où le problème avait été étudié au point de vue technique dans toute son ampleur. La Commission des transports a repris et coordonné les décisions de ces deux conférences et les fera ratifier par une assemblée plénière. La Hollande seule s'y est refusée, en faisant des objections au sujet des décisions relatives aux fleuves internationaux.

Mieux que tous autres, vous connaissez la raison de cette attitude qui a été très sévèrement critiquée et dans laquelle on estime qu'il est impossible que vos voisins persistent.

La commission financière a aussi abouti à certains résultats très heureux. Poursuivant les travaux de la Conférence de Bruxelles de 1920 et de la section économique de la Société des Nations, elle a jeté les bases d'une entente financière à conclure par la rencontre des délégués de toutes les banques d'émission des différents pays, pour s'assurer une aide mutuelle. Cette œuvre, utile entre toutes, se présente sous un jour favorable et le puissant organisme de la *Federal Reserve* a promis son concours à cette heureuse combinaison.

Les travaux de la commission économique, présidée par M. Colrat, ont été moins féconds. On a abouti à un accord relativement aux passeports internationaux, mais pour les principales questions, l'esprit protectionniste dont font preuve certains pays a empêché d'atteindre des résultats sérieux.

* * *

C'était, évidemment, la commission chargée d'étudier les affaires russes qui retenait le plus l'attention. On ne tarda pas à constater qu'il n'y aurait pas moyen d'aboutir dans les discussions plénières, où les délégués des Soviets arrivaient avec des opinions toutes faites, des idées préconçues et des théories inconciliables avec les conditions fixées à Cannes.

Lloyd George recourut alors à un expédient. Il consacra les journées du Vendredi-Saint et du Samedi-Saint (14 et 15 avril), à des conversations privées, à la villa Albertis, pour s'entendre avec les délégués des puissances alliées et, le Samedi-Saint, il parla aux représentants des Soviets les 3 *test cases*, questions nettes et précises, dont vous connaissez la teneur.

Comme il fallait le prévoir, les Russes déclarèrent ne pouvoir répondre immédiatement et télégraphièrent à Moscou. On attendait avec anxiété leur décision, lorsque, le lundi de Pâques, éclata, comme un coup de foudre, la nouvelle, communiquée à la presse par la délégation russe, de la conclusion de l'accord germano-bolchéviste de Rapallo.

D'après ce que m'ont dit des personnes bien informées, la colère de Lloyd George, en recevant cette notice, ne fut pas simulée. Il paraît bien établi que si le gouvernement britannique savait que, depuis longtemps, des pourparlers se poursuivaient entre Moscou et Berlin, il ignorait complètement que la conclusion d'un accord était si proche. Lloyd George ne se doutait de rien de ce qui se tramait ici même ; du reste, la façon dont est rédigé le texte de cet accord, son imprécision

et sa forme même prouvent qu'il a été, comm. on dit, bâclé en quelques instants sur le coin d'une table et qu'il n'a eu d'autre but que de servir de brûlot pour désemperer et diviser les alliés.

Une fois de plus, les Allemands se montrèrent piètres diplomates : leur manœuvre n'eut d'autre résultat que de reformer contre eux le bloc de toutes les Puissances ! C'est, m'a-t-on dit, M. Theunis, qui alla le premier manifester son indignation à Lloyd George, dénonçant en termes énergiques cet *unfair play* et insistant pour que les mesures les plus fortes fussent prises pour parer le coup. M. Barthou régla son attitude sur celle de votre délégué et il fut décidé que le lendemain, mardi de Pâques, les représentants des puissances invitantes ainsi que ceux de la Petite Entente et de la Pologne se réuniraient à déjeuner au *Castello Raggio*, à Cornigliano, pour aviser aux mesures à prendre.

On m'a raconté, un élément comique se mêle toujours aux affaires les plus sérieuses, que le déjeuner fut marqué par un incident amusant. Les délégués venaient de se mettre à table lorsqu'un maître d'hôtel se précipita haletant vers M. Schanzer et lui dit que le représentant du royaume des Serbes, Croates et Slovènes se promenait de très mauvaise humeur dans le vestiaire ; on avait oublié, dans l'affolement général, de lui mettre une place à table ! M. Schanzer s'arrachait les cheveux : « C'est bien avec celui-là, que cela devait arriver ! » s'écriait-il sur un ton de désespoir comique. L'incident n'eut pas de suites, on se serra un peu, et tout le monde fut casé.

Le repas terminé, Lloyd George donna lecture aux délégués d'un projet de memorandum à adresser aux Allemands. Le texte primitif de ce document, m'a-t-on affirmé de bonne source, était bien plus sévère et énergique que celui qui a été publié par les journaux. Le Premier britannique n'hésitait pas à qualifier de déloyauté et de *break of faith* l'attitude de l'Allemagne. Cependant, à la demande de M. Schanzer, on apporta au texte certaines modifications de forme et M. Facta, arrivé dans le courant de l'après-midi, craignant que, si on se montrait trop énergique dans les termes, les Allemands ne quittassent la Conférence, insista en faveur de ces atténuations.

C'est dans cette atmosphère saturée d'électricité qu'eut lieu, le 18 avril, le banquet officiel offert par le gouvernement royal à tous les membres de la Conférence. Je crois que c'est la première fois que l'on a vu une festivité diplomatique de ce genre : il avait été décidé que l'on n'y ferait ni toast ni discours, et M. Schanzer avait pris la précaution d'intercaler des personnalités italiennes entre les différentes délégations pour établir ainsi un système de cloisons étanches.

Le lendemain de ce banquet, Lloyd George eut une conversation de plus de deux heures avec les Allemands et se montra très ferme à leur égard. Au point, m'a assuré mon informateur, que Rathenau crut devoir s'appliquer à rompre la convention qu'il venait de signer avec les Russes. Ceux-ci, comprenant tous les avantages de la situation, refusèrent de revenir sur ce qui avait été fait et les Allemands allèrent, m'a-t-on affirmé, jusqu'à demander aux Alliés de faire pression sur les délégués des Soviets pour les obliger à considérer l'accord de Rapallo comme non avenu. Malgré ces manœuvres qui révèlent, une fois de plus, le manque de dignité des Allemands quand on leur parle un langage énergique, les délégués du Reich ne parvinrent pas à éviter le châtimement de leurs intrigues ; comme vous le savez, il fut décidé que désormais ils ne pourraient plus participer aux travaux de la Commission chargée de l'étude des affaires de la Russie. Ils tentèrent d'obtenir au moins de pouvoir délibérer sur toutes les questions russes dont il n'était pas parlé dans l'accord de Rapallo. L'opposition énergique des

délégués belges et français empêcha que l'on ne cédât sur ce point et, comme vous l'avez lu, les Alliés rédigèrent le 23 avril une note dans laquelle, tout en considérant « l'incident comme clos », ils faisaient leurs réserves au sujet des clauses de l'accord germano-bolcheviste non conciliables avec les dispositions des traités existants.

* * *

En même temps les Russes allaient donner une nouvelle preuve de leur barbarie. Par l'organe de Tchitcherine, ils avaient répondu d'une façon satisfaisante aux *Test cases* et déjà Lloyd George se frottait les mains, lorsque tombèrent sous les yeux des experts des exemplaires d'un memorandum russe qui constituait la négation la plus flagrante des principes arrêtés à Cannes, faisait l'apologie des doctrines communistes et paraissait rédigé dans un but de propagande. Ce document provoqua un vif émoi et tous les Alliés comprirent la nécessité de le faire désavouer et retirer par ses auteurs. Les délégués des puissances invitantes et de la Petite Entente se réunirent donc pour arrêter les mesures à prendre et un débat surgit sur la question de savoir comment ce memorandum était parvenu aux mains des experts. On m'a affirmé que les explications embarrassées de mon compatriote le Commandeur Jung laissent planer des doutes sur le rôle joué par lui dans cette occurrence. Une fois de plus j'ai le regret de ne pouvoir être fier des représentants de mon pays et de constater combien ils tiennent peu compte du véritable sentiment de la nation. Heureusement la visite de notre Roi, le 22 avril et le déjeuner offert par Sa Majesté à bord du *Dante Alighieri* firent une heureuse diversion. Les commentaires en sens variés qui accueillirent le récit de l'accueil plein de galanterie et d'urbanité fait par le Roi aux délégués de la Russie Rouge, ainsi que la nouvelle que notre archevêque avait conversé pendant le repas de la façon la plus cordiale avec Tchitcherine, détournèrent quelque peu l'attention des travaux mêmes de la Conférence. Enfin, on apprit, dimanche dernier, que le memorandum était retiré et les Alliés employèrent la journée à délibérer sur l'attitude à prendre. Il fut décidé que l'on imposerait aux Russes une discussion, article par article, des conclusions arrêtées par les experts réunis à Londres. Mais, dès le lendemain, la délégation des Soviets remettait à la Commission les nouvelles propositions que la presse vous a fait connaître : moratorium de trente années sans obligation d'intérêts, suppression complète des dettes de guerre, refus de reconnaître la propriété privée. Toute discussion sur ces bases devenait impossible ; la commission pour les affaires russes s'ajourna *sine die*, tandis que les délégués des puissances invitantes se réunissaient pour rédiger un ultimatum à adresser à la délégation soviétique. C'est à ce moment qu'arriva ici la nouvelle du discours de Bar-le-Duc, qui produisit une fâcheuse impression, non pas tant pour ce qu'il disait que parce que, alors qu'il eût été si aisé pour M. Poincaré de prier M. Millerand de retarder son voyage en Algérie et de venir lui-même siéger à la Conférence, où sa parole autorisée eût trouvé beaucoup d'écho, il préférait faire appel, du dehors, à l'opinion publique si nerveuse et impressionnable. Aussi, dès le lendemain, Lloyd George crut-il devoir répondre et fit déclarer par son secrétaire Sir Edward Grigg aux journalistes anglais et américains que « le discours de M. Poincaré est un incident très sérieux, car il a été prononcé sans que les Alliés aient été consultés ! » Les divergences entre les puissances invitantes ne firent ainsi que s'accroître. Craignant que l'envoi d'un ultimatum à la délégation russe provoquerait le départ de celle-ci et la faillite de la Conférence, l'Angleterre et l'Italie, toujours désireuses d'aboutir malgré

tout, proposèrent que l'on se contentât d'un simple *mémorandum*. En même temps, pour éviter que la Conférence n'aboutît pas, au moins à un résultat pratique, Lloyd George lançait en avant l'idée du pacte de non-agression et proposait de convier ici les chefs des gouvernements alliés et associés pour examiner les mesures à prendre au cas où, le 31 mai, l'Allemagne faillirait à ses obligations. C'est mettre le gouvernement français au pied du mur et obliger M. Poincaré à venir, ici, soutenir lui-même sa politique.

* * *

Tout cela ne fait qu'épaissir le nuage dans lequel on se débat. Il y a eu hier (27 avril) à 5 heures chez Lloyd George une réunion des délégués des puissances invitantes. Les Anglais, m'a-t-on dit, paraissent disposés à faire des concessions aux Soviets relativement au droit de propriété. M. Jaspar, votre ministre des Affaires étrangères, s'y est vivement opposé. On m'a dit qu'il a prononcé un discours à la fois énergique et habile et M. Barthou a partagé sa manière de voir, mais on a constaté que le délégué français paraissait beaucoup moins ardent que celui de votre pays.

Que va-t-il sortir de tout cela ? Certains estiment que si la France persiste dans son attitude, soutenue comme elle l'est par la Belgique, le Japon, la Suisse, la Pologne et, jusqu'à un certain point, par la Petite Entente, elle peut tenir tête à l'Angleterre et à l'Italie et les obliger à ne pas faire de concessions exagérées. D'autres pensent que, malgré toutes les abdications que Lloyd George et Schanzer sont disposés à faire, l'accord avec les Russes ne pourra se réaliser, car ceux-ci deviendront d'autant plus exigeants que les Alliés seront faibles devant eux. Et l'on peut se demander si, même pour mon pays qui tente l'aventure avec le moins de risques, cet échec serait à regretter. Car un accord conclu en ce moment, en sacrifiant des droits essentiels, mettrait les pays signataires dans une situation fautive et dangereuse vis-à-vis du gouvernement qui, tôt ou tard, se substituerait à celui des Soviets. Si celui-ci a su résister victorieusement aux efforts politiques et militaires de ses adversaires, il est fort probable qu'il ne pourra plus résister longtemps aux facteurs d'ordre économique qui le précipitent vers sa chute. Au reste, bien que la Conférence soit dominée par la question russe, il en est d'autres dont la solution serait déjà hautement satisfaisante. Si, par exemple, on parvenait à résoudre le problème du change et à restaurer la Pologne et la Roumanie, on aurait de quoi se consoler de l'échec des négociations avec les Soviets, dans lesquelles plusieurs gouvernements ne se sont engagés que parce qu'il n'y avait pas moyen d'agir autrement et que, comme l'a dit votre remarquable homme d'Etat, M. Theunis, « même si on n'avait qu'une chance sur cent d'aboutir, on ne pouvait pas la négliger ».

Veuillez agréer, etc.

* * *



Petit essai sur la mentalité russe par un Occidental catholique (1)

II

La race, le milieu, le moment, de Taine, est l'erreur par excès d'une vérité très sûre, à savoir que les contingences matérielles et historiques — géographie, hérédité, institutions comme produit de l'histoire — exercent sur les hommes une influence proportionnée, d'une part,

à l'intensité des principes qui agissent dans ces circonstances et, de l'autre, au degré de plasticité et de passivité de ceux qui les subissent. Il y a deux parts à faire dans l'erreur de Taine. L'une, qu'il pouvait éviter : sa méconnaissance de la personnalité humaine, du « moi », ou, si l'on veut, de la liberté morale de l'homme, élément irréductible, étincelle sacrée, chef-d'œuvre de la toute-puissance divine, qui échappe, ne fût-ce que dans une proportion infime, à tout déterminisme soi-disant inéluctable. L'autre, qu'on ne peut équitablement reprocher à cet incroyant que la matière tenait prisonnier : sa méconnaissance de la Grâce efficace qui en le surélevant soustrait l'homme à la pression des circonstances et le fait jouir, avec Celui qui a vaincu le monde, de la divine liberté des enfants de Dieu. Il reste qu'un déterminisme partiel, plus ou moins contrebalancé par l'autonomie naturelle et surnaturelle de l'esprit, a une existence réelle et c'est même là un des grands instruments dont la Providence use le plus universellement dans son gouvernement de l'homme et des nations.

Or, les contingences géographiques et historiques sont écrasantes pour le Russe, par elles-mêmes d'abord, ensuite parce que le contre-poids spirituel que représentent le caractère et les forces religieuses russes est partiellement faible et inefficace. Et pourtant (car tout peuple porte en lui-même des motifs de ne pas s'abandonner), ces mêmes contingences contribuent à donner à la mentalité russe quelques-unes de ses meilleures qualités.

* * *

Avant d'examiner les caractéristiques de la terre russe, il faut faire une remarque : la Russie est bordée d'un chapelet de races très variées : finnoise, germanique, slave-polonaise, latino-slave (roumaine), mongole, etc... sans parler de quelques millions de Juifs sans racines et cantonnés principalement en Pologne. Au centre, vit le représentant d'une race homogène et conquérante, le Grand-Russe, qui domine ou plus exactement dominait politiquement et, dans une large mesure, moralement les autres races comprises dans l'Empire. C'est de la mentalité moyenne du Grand-Russe que je m'occupe.

Ce qui frappe par-dessus tout dans cette terre et ce qui consterne littéralement l'étranger, c'est l'immensité jointe à l'uniformité. Il faut avoir roulé huit jours durant, sans arrêt appréciable, à travers la steppe plate, entrecoupée de champs cultivés et de forêts identiquement composées d'essences du Nord, pour bien sentir cela.

A peine modifiée par la géographie humaine, portant néanmoins d'un bout à l'autre des marques à la fois très caractéristiques et très uniformes de l'occupation de l'homme, d'un homme nettement différent de nous, chrétiens d'Occident, et cependant moralement à notre portée, cette terre paraît infinie et unique en son genre, au point que la distance finit par paraître, au voyageur étranger, un élément spécifiquement russe, comme si partout ailleurs elle n'était qu'un prêt que la Russie fait au monde. Les hommes vivent là perdus dans un véritable océan de terre. Chez les paysans incultes, ce fait physique crée l'impossibilité matérielle de communiquer avec l'étranger, et l'amène à vaguement concevoir l'humanité comme russe tout entière, ou presque, le restant des hommes étant quantité négligeable et même un peu méprisable, nous verrons pourquoi.

Ce n'est certes pas la vue du Juif, du Polonais, ni du colon allemand (dont le nom — *niémetz* — est devenu générique pour désigner toute espèce d'étranger), qui est capable de redresser cette erreur dans son esprit : tous les trois, pour des raisons différentes, sont détestés et considérés par le moujik comme appartenant à une humanité inférieure. Et Dieu sait pourtant s'il se fait une haute idée de la sienne propre !

La guerre, évidemment, a modifié cette conviction irraisonnée. Au peuple russe, comme aux autres, elle a appris quelque chose. Pas toujours avec une exactitude parfaite, cependant : « Savez-vous pourquoi on se bat, maître ? », me disait notre vieille servante Ephimovna. — « C'est l'Empereur des Français qui a déclaré la guerre à notre Tsar ». Chez les bourgeois, le même fait, joint à d'autres, de l'ordre politique surtout, développe une sorte d'orgueil, la fierté, malgré les misères, de se suffire à soi-même (ce qui, ne fût-ce qu'au point de vue économique, n'est pas exact), et d'être le colosse russe invincible même pour un Napoléon.

Quand le Russe oppose « *roushkie* » à étrangers ennemis, confusément il pense à une guerre défensive et il voit dans la terre immense son meilleur garant de la victoire finale. Cet orgueil, chez les bourgeois, qui, eux, ne sont pas incultes, se traduit parfois d'une manière assez inattendue : « Nous connaissons mieux votre Occident, m'a-t-il été dit souvent, mais vous, étrangers, vous ne connaissez pas notre Russie. Vous croyez que le Russe passe sa vie à boire le thé sous la canneberge (*klinkva*), et que les ours courent les rues ». Et ils en tirent

(1) Voir la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, du 8 avril 1922. Deuxième année, n° 2.

un argument en faveur de leur supériorité. Cette énormité physique de leur pays leur inspire parfois des pensées impérialistes sur les destinées de la Russie. J'y reviendrai.

* * *

A cette cause physique d'isolement par rapport à l'étranger viennent se joindre d'autres causes, d'ordres divers : la langue sans parenté sensible avec les grandes langues européennes, le polonais excepté, et dont les caractères difficiles sont comme une première barrière extérieure qui en défend l'accès (en fait, le russe n'est pas une langue aussi difficile à apprendre qu'on le croit généralement, y compris les Russes qui en tirent une sorte de vanité un peu puérole) ; la religion, schismatique théologiquement et très schismatique (c'est-à-dire séparée, donc isolée d'esprit : l'Occident c'est l'hérésie, avec qui l'orthodoxe ne doit pas avoir de communication ; le calendrier même, avec son retard actuel de treize jours, qui est un obstacle d'une certaine importance à ce que la vie russe batte à l'unisson de la vie européenne et universelle. Il y a encore la politique.

Je veux noter tout de suite que ces causes, langue, politique et religion, sont de puissants facteurs qui contribuent à donner à la mentalité russe son caractère personnel. Pour la politique et la religion, je les étudierai à part, en temps et lieu. Quant à la langue, ne serait-ce que par de Maistre (*Du Pape*, chap. VI, livre IV), on sait qu'elle est sans mélange d'aucun patois, même dans les dernières classes. Le plus illettré des moujiks s'exprime dans le même idiome — morphologiquement et syntaxiquement parlant — que Tolstoï, cela d'une extrémité à l'autre de l'aire d'extension du russe. Ce trait frappe quand on croit, avec Leibniz, qu'« entre la langue et le caractère d'un peuple, il y a la même relation mystérieuse qu'entre la lune et la mer ».

Toutes ces causes convergent en se renforçant l'une l'autre vers un même effet : enraciner dans l'âme russe la conviction inconsciente, irraisonnée, mais extrêmement forte comme tout ce qui est naturel et inné, que la Russie est un *univers*, un monde à part, un tout autonome. On aperçoit tout de suite la conséquence : ou le monde russe évoluera selon sa norme propre, à l'écart des autres nations, mais à leur hauteur toujours et sans avoir à les craindre ni à les envier, ou elle se figera dans un conservatisme asiatique et il y aura rupture de niveau entre elle et le reste du monde. A l'heure de l'épreuve, sa plus grande force sera dans son inertie. L'événement a montré dans quelle voie la Russie était engagée et ce que l'inertie russe a donné.

A l'isolement extérieur s'ajoute l'isolement intérieur. La population, en immense majorité, est agricole (85 1/2 % de paysans, en 1900), répartie dans des villages qui sont d'authentiques communautés. Le village russe est un petit monde — un *mir* — (*mir* signifie aussi bien le village que le monde), régi par un conseil des anciens aux pouvoirs très étendus, qui répartit les lots de culture, pourvoit aux prestations à fournir, rend la justice, dans une certaine mesure... L'autorité paternelle, d'autre part, y est ce qu'elle était dans le régime patriarcal des anciens pasteurs de la Steppe, absolue ou au moins très grande. La propriété familiale y est indivise (comme, pour une bonne part, la propriété communale l'est à l'égard des familles). Les enfants mariés restent soumis à l'autorité des parents. Le fils aîné a un droit d'aînesse. Il en résulte une véritable hiérarchie, étagée comme suit : les jeunes gens, les chefs de famille, les anciens, le Seigneur. Le Play a nettement mis en lumière un trait saillant et très important de la mentalité paysanne russe : « Dans un ordre social où l'enseignement scolaire ne contribue en rien au développement précoce de la jeunesse, où l'instruction ne s'acquiert que par la pratique même de la vie et des rapports sociaux, les vieillards sont, en fait, une énorme supériorité et lorsqu'on s'enquiert, en Russie, de quelque fait auprès d'un homme de quarante ans, celui-ci ne manque jamais de répondre que ces lumières ne peuvent être convenablement fournies que par un plus ancien que lui. Ce régime est d'ailleurs corroboré par le sentiment religieux; aussi est-il sans exemple qu'un fils arrive à une désobéissance formelle et se décide à encourir la malédiction paternelle » (1).

(1) Cité par JOSEPH WILBOIS : *L'Avenir de l'Eglise russe* ; Bloud. — Essai de tout premier ordre, contenant des vues et des affirmations auxquelles il n'est pas toujours possible de souscrire, mais précieux à bien des égards, principalement pour la connaissance de l'âme russe. Je l'ai utilisé en traitant de la même réalité et dans un même esprit, j'aurais pu souvent me contenter de le transcrire.

Évidemment, les choses ont changé dans une certaine mesure, depuis le temps où Le Play faisait ses observations. Mais ce trait profondément humain de la sagesse (car c'est plus une sagesse qu'une instruction) acquise durant toute une vie au contact des réalités fondamentales de l'existence humaine doit être retenu. C'est lui qui explique en grande partie le caractère philosophique et sentencieux du paysan russe et la fréquence, parmi ces simples, d'âmes profondes et originales qui font penser aux personnages homériques (Nestor, Ulysse...), dont ils reproduisent à merveille les conditions de vie primitive et spontanée.

* * *

Revenons au village. C'est un tout organique et c'est un îlot perdu dans l'océan des terres : double circonstance qui assure son isolement, parfois poignant, presque toujours intensément mélancolique. Petit monde complet, il n'approuve même pas le besoin de lutter contre la distance qui l'isole et qui renforce singulièrement l'esprit communautaire qui y règne. Comme l'Empire et plus vraiment que lui, il se suffit à lui-même.

La Russie, c'est le règne du bois. La forêt alterne avec la steppe et le *tchernoziom* ou terre noire. L'absence de la pierre est presque complète. Les villages tout entiers, à très peu de chose près, les villes en grande partie et jadis entièrement (qu'on pense aux nombreux incendies de Moscou), sont construits en rondins et en planches. Le moujik, aidé des siens et de ses co-villageois, construit lui-même son *izba*. La *baba* (femme de moujik) file le drap des habits et pourvoit à tous les besoins domestiques par sa propre industrie. Étant donnée la nonchalance russe, le rendement de la terre, une des plus fertiles qui soient, reste médiocre. Si la Russie est le grenier de l'Europe, c'est à ses proportions gigantesques qu'elle le doit, et pas au rendement intrinsèque de sa terre ou plutôt de ses agriculteurs. Dans ce domaine, comme en beaucoup d'autres, elle est un vaste trésor inexploité. Ses habitants le savent, d'ailleurs. La nonchalance et l'apathie sont les plus fortes ; mais elles n'empêchent pas la méfiance vis-à-vis de l'étranger venu pour exploiter les richesses dormantes de la terre russe. Dans les dernières années, « la Russie aux Russes » devenait de plus en plus une doctrine nationale. Le sentiment patriotique se froissait de voir la patrie traitée comme une colonie européenne, moins les nobles soucis de civilisation et de fraternité humaine chez les colonisateurs. C'est justice. Et le projet récent de partage de la Russie en zones économiques à répartir, pour qu'elles les exploitent, entre les grandes Puissances occidentales — projet d'inspiration anglo-judo-boche, très probablement — est ce qu'on peut imaginer de plus révoltant au monde. Combien le cœur des patriotes russes exilés dans nos après pays a dû saigner !

La pauvreté est donc, en général, l'hôtesse familière des *izbas*. Une pauvreté relative, toutefois, se muant dans certaines régions en misère, faisant place ailleurs à une sorte d'opulence, en général supportable, étant données l'extrême sobriété naturelle du terrien russe, sa passivité inépuisable et son immense résignation.

Le machinisme est à peu près inexistant. Et ce fait doit être mis en relief, à cause de son importance de premier ordre comme élément concourant à conformer la physionomie morale russe. Le temps n'est pas très éloigné où le moujik ne connaissait que la charrue de bois et où il faisait la moisson à la serpe, le corps ployé en deux sous le terrible été russe. Les femmes coopéraient largement à ce rude travail.

De telles conditions matérielles de vie façonnent au paysan russe une mentalité de primitif. D'aucuns y verront une infériorité marquée. De fait, sur bien des points, le Russe, homme du peuple, fait l'effet d'un enfant, ignorant et fruste, quand on lui oppose l'ouvrier et même le rural de nos contrées. Mais par contre l'intelligence, chez lui, est très souvent plus libre, moins matérialisée, moins terre-à-terre, plus orientée vers la spéculation philosophique ; le sens moral — abstrait — aussi est plus éveillée, plus inquiet, plus chercheur et « les questions maudites » continuent d'être pour lui des pôles attractifs. En un mot, il échappe pour beaucoup à l'effroyable pesée du matérialisme occidental qui avilit si lamentablement l'esprit de nos masses populaires.

Le paysan russe et les mœurs du village contribuent à faire de lui un mélancolique et un rêveur spéculatif. Si l'isolement, qui quelque chose de claustral et d'ascétique, dans lequel il vit ne détermine pas à lui seul son penchant à la spéculation philosophico-morale, au moins le favorise-t-il étrangement. L'homme qui vit en tête-à-tête constant avec lui-même dans une nature aussi formidable et dans des conditions matérielles aussi austères doit nécessairement se concentrer et s'intensifier moralement, à moins qu'il ne s'abrutisse. L'univers

extérieur, qui pèse d'un poids exceptionnel, le repousse dans l'univers intérieur qu'il porte en lui. De là, ou le paysan russe verse dans la plus basse animalité et le cas est fréquent (qu'on voie *La Puissance des Ténèbres* de Tolstoï), ou il tend à s'élever vers les plus vertigineuses cimes mystiques (qu'on consulte *Les frères Karamazoff*, de Dostoïewsky).

* * *

Aux circonstances déjà signalées vient s'ajouter celle-ci, d'une extraordinaire puissance d'action : le climat. Celui qui n'a pas vu l'hiver russe doit ignorer, semble-t-il, la profusion de la nature. La terre immense transformée en trône de la plus autocrate des reines, la neige ! Les villages ensevelis, bloqués, plus îlots, plus *mirs*, plus microcosmes séparés que jamais. A l'intérieur même du village, l'*izba* devient quelque chose comme un îlot dans un îlot, comme une arche de Noé, car le moujik vit sous un même toit avec ses bêtes, à peine séparé d'elles par une cloison de bois, dans une promiscuité déroutante pour nos idées occidentales, mais qui a quelque chose de bien touchant. C'est le renforcement à l'extrême du blocus moral. C'est un régime de cabanon d'aliéné ou de cellule de saint. Or, les saints sont rares, même dans « la sainte Russie ». La « Puissance des Ténèbres » a plus beau jeu que jamais.

L'été russe est moins connu. Sa rigueur ne le cède en rien à celle de l'hiver, cependant. Brusque et bref, il est pareil à un terrible coup de poing d'or que le soleil rutilant assène aux hommes accablés. Ceux-ci passent dans un temps très court (le printemps n'est qu'une éphémère transition), de l'extrême du froid à l'extrême du chaud. L'écart ordinaire est de 50° centigrades, mais il n'est pas rare que cet écart atteigne 80° et même plus. De même, l'écart, plus sensible celui-là, parce qu'instantané, entre la température des habitations sur chauffées et l'extérieur glacé est normalement de 40 à 50°. Pareil passage, renouvelé plusieurs fois par jour, a pour effet de briser le corps, de détendre l'énergie vitale, de provoquer l'apathie permanente, secoué par des sursauts subits et qui ont quelque chose de frénétique. Il est probable qu'il faut chercher de ce côté l'explication — partielle, au moins, et dans la mesure où une cause physiologique intervient — de l'allure mentale du Russe, zigzagante, avec des incohérences logiques, des explosions et des torpeurs qui contrastent, et quelque chose d'excessif et d'effréné qui se fait jour tout à coup, avec une violence incoercible. On songe aux « bordées » des marins après une longue croisière.

Un beau trait de la mentalité paysanne russe (et de la bourgeoisie aussi d'ailleurs), c'est l'hospitalité et la miséricorde à l'égard des misérables. Dans les gouvernements du Nord qui avoisinent l'Asie, et que les forçats évadés de Sibérie traversent dans leur fuite, les paysans déposent pour la nuit des pots de lait et du pain sur le rebord des fenêtres. Aux jours de grandes fêtes, le peuple se rend dans les prisons chargé de douceurs pour les prisonniers. Le mot « frère » paraît souvent dans la bouche de l'homme du peuple russe et il y a une résonance qui remue étrangement le cœur.

Son intelligence est souvent vive et sa compréhension apide. Mais il ne creuse pas et l'esprit de suite lui manque. C'est que pour creuser et persévérer, il faut à l'intelligence le tenace adjuvant de la volonté ! Et le Russe est un indolent. C'est aussi quelqu'un qui a comme abdiqué devant le fait écrasant de la vie présente. Toutes ses espérances de bonheur, il les a reportées dans l'au-delà de la vie éternelle. Son royaume n'est pas de ce monde. Quand il y cherche, c'est avec les sens et dans une soudaine et bestiale débauche. Entre un paysan français ou belge qui, tout en s'efforçant de gagner le royaume des cieux, ne s'efforce pas moins de dompter le chaos de la vie présente, les forces aveugles de la nature, et d'y affirmer sa victoire sur l'instinct et la mort, faisant ainsi d'une pierre deux coups, avec toute sa raison et toute son énergie occidentales et catholiques, et le moujik humble, résigné, renoncé, pauvre en esprit, passif, rêveur, ne sachant pas s'aider lui-même, remettant son bonheur à l'avenir de par-delà le cercueil, il y a un abîme. La pente de l'un, c'est la matérialisation de l'idéal et de la religion, c'est de préférer un « je tiens » à deux « tu auras » (ce qui serait positivisme), c'est-à-dire les choses visibles aux invisibles, c'est l'âpreté, l'avarice, la rationalisation, le matérialisme utilitaire et scientifiquement pratiqué, c'est « la volonté de puissance », c'est l'orgueil, en un mot, la dépravation de toutes les facultés, attelées au char de Mammon. La pente de celui-ci, l'Occidental catholique, c'est l'Angleterre mercantile, amoraliste, et sans entrailles (la mauvaise Angleterre), pas celle de Newman ni du Tommy d'Ypres, c'est l'Allemagne féroce, pangermaniste, païenne, scientifique et impérialiste (l'Allemagne éternelle), c'est la France de Bayle, de

Voltaire, d'Anatole Thibaut, qui pervertit sa merveilleuse intelligence et « guerroye Dieu et ses dons » naturels les plus beaux.

La pente de l'autre, c'est l'exaltation utopique de l'idéal, c'est la démission de l'intelligence et le règne souverain et catastrophique du cœur, c'est l'excès d'ingénuité, c'est le manque de forme et de fantaisie, d'une part, et de l'autre, c'est le conformisme servile, la lettre qui tue l'esprit et la routine la plus méticuleuse, l'une et l'autre chose découlant d'une même répugnance à penser, à être raisonnable, ce qui est d'ailleurs la chose qui coûte le plus à l'homme, russe ou non ; c'est l'exagération défectueuse du renoncement, du « doux et humble de cœur » et de la pitié se faisant bouddhique, c'est une immense capacité d'endurer et d'accepter l'inévitable croix qui, portée avec Dieu ou sans Dieu, est le lot de l'homme sur la terre.

La pire souffrance n'est rien (*nitchévo*), puisque tout de même on meurt. Aucun bonheur terrestre ne vaut la peine que tu bouges et que tu te donnes du mal, puisque la mort, demain ou après, viendra t'en séparer et que cette vie est après tout fallacieuse et que la vraie vie ne commence qu'après l'effrayante chute dans le trou noir. D'où le mépris de la mort, très développé dans l'âme russe, et qui distend la bravoure naturelle de la race jusqu'à la folie ; d'où aussi le respect de la mort et l'espèce de culte dont ce peuple l'entourne, la familiarité un peu terrible dont il use avec elle. On sait que les cadavres pompeusement ensevelis dans leurs cercueils, sont promenés processionnellement à visage découvert dans les rues des villages et des villes et que tous les assistants d'un enterrement prennent congé du défunt à l'église en le baisant.

* * *

Ce qui rend aimable la physionomie du peuple russe, c'est la bonhomie. Il n'y avait aucun pays d'Europe où les classes étaient aussi tranchées qu'en Russie, où elles ressemblaient plus à des castes. Il n'y en avait pas où les humbles eussent plus leur franc parler avec les puissants. C'est la bonhomie russe — bonnement souriante et si humaine — qui permettait cela. La bonhomie est impossible là où sévissent la cupidité, l'ambition, la haine de classe, l'envie sociale, la révolte contre le sort, la vanité intellectuelle (même ou plutôt surtout dans des cerveaux de primaires), qui sont des vices occidentaux. Elle peut s'épanouir là où règnent la parfaite résignation devant le sort et la sobriété naturelle. Le serviteur russe appelle tout naturellement octroyé par la Providence, la reconnaissance de la hiérarchie sociale « maître » et « maîtresse » (*bâtine, bâr'gna*) ceux qu'il sert. Il leur parle à la troisième personne. Il leur rend une foule de services (sans parler de la manière) que le serviteur occidental refuserait avec indignation comme offensants pour sa dignité. Il couche tout habillé sur la dure, dans sa cuisine, préfère à un lit le plancher et, l'été, la belle étoile, sur le perron de « l'entrée noire » (de service). Le consentement à l'humilité de son sort lui donne une grande liberté d'esprit pour parler à de plus haut placés que lui, qui l'admettent avec la même simplicité. Les rapports entre supérieurs et inférieurs en sont plus humains. De même que du bas en haut de l'échelle russe résonne un seul et même langage, règne un même verbe mental, rapprochant les classes, les unifiant — sur ce plan au moins — ainsi règne, sur cette même échelle, un seul et même sentiment d'humanité, cordial, simple, primesautier, bienveillant, enjoué, bonhomme (1). Cette opposition d'un état social à la fois si aristocratique et si populaire (démocratique serait impropre) est un des paradoxes russes. Il y en a d'autres.

C'est à dessein que je néglige à ce moment, le côté religieux de la mentalité du moujik. Je traiterai cette question d'une manière plus générale à part, et comme elle le mérite.

Et maintenant, je ne voudrais pas paraître esquisser une idylle. De terribles plaies taraudent le grand corps russe et dévorent sa substance; de lamentables penchants rendent effrayant le problème de son redressement et de son ascension morale. Cela, indépendamment de l'abaissement que les dernières années ont certainement fait subir aux caractères et que je n'ai pas été à même de constater par moi-même, mais que tout ce que l'on sait et ce que l'on peut induire en raisonnant par analogie accuse comme certain.

(1) « On chercherait en vain une langue qui fût plus naïvement primesautière, vigoureuse et gaillarde, qui jaillît plus spontanément du cœur même, comme d'une source abondante, qui eût à sa discrétion toujours de ces mots qui montent, s'enroulent, s'échappent au moment donné, portent et frappent très juste et très fort, comme le fait le subtil mot russe d'après le nom qu'il a dans le pays de *méet-khoé rouskoé slovo*. » GOGOL, *Les âmes mortes*, chant I.

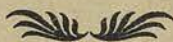
L'ivrognerie, l'ignorance, la paresse, la luxure, le vol, le manque d'hygiène, l'imprévoyance, la routine, la colère par à-coups terribles (ordinairement le paysan russe est calme et placide), ce sont là choses communes sur la vaste terre russe, avec les famines, les épidémies et l'indigence qui en font comme un immense purgatoire.

Dans la foule des traits qui se peuvent citer, je n'en prendrai qu'un, mais qu'on peut considérer comme un point de chute, un de ces symptômes qui caractérisent d'une manière saisissante l'étiage d'un niveau de civilisation. Je veux parler de ce qu'on appelle en langage de géographie ou de sociologie la mortalité infantile et qui, en Russie, de son vrai nom s'appellerait souvent mieux l'assassinat familial des enfants. Quand le paysan en a trop, il prie le bon Dieu de lui en reprendre quelques-uns. Et il y aide par le manque complet de soins. Si l'un d'eux tombe malade, on en couche un ou deux dans son lit, afin qu'ils prennent la maladie. Si plusieurs meurent, on rend « gloire à Dieu » qui, tout en rappelant à lui des âmes pures, soulage miséricordieusement les pauvres parents écrasés de charges.

Cela nous révolte et c'est révoltant, monstrueux même, car s'il y a un sentiment naturel, profond, fort comme la mort, c'est l'amour maternel, pour ne pas parler du paternel. Cela est, cependant. Ce fait est, sinon général, du moins très fréquent. J'ajoute : j'ai trouvé des sentiments identiques chez des paysannes polonaises, catholiques et pratiquant la communion quotidienne.

Qu'on ne se récrie pas. Dans l'amas de contradictions vivantes et militantes qu'est l'homme, il suffit de regarder avec une sincère objectivité pour voir à quel point la thèse est souvent distante de l'hypothèse, la réalité de l'idéal. Cette vue fait souffrir. C'est là une bonne école, si elle est dure. C'est à ce prix que s'achète l'expérience et la connaissance des hommes.

LÉOPOLD LEVAUX.



Un accident de mise en page nous oblige à remettre à la semaine prochaine la fin de l'étude de M. l'Abbé Nève sur « l'origine de l'art des van Eyck », ainsi que l'article de M. E. Rubbens.



LETTRE DU GRAND-DUCHÉ

Un essai de représentation des intérêts professionnels

Dans son numéro du 24 février dernier, la *Revue catholique des Idées et des Faits* a publié un article de M. Georges Légrand sur la réforme politique et la représentation des intérêts. L'auteur ayant exprimé le vœu que son article devienne l'occasion d'un échange de vues sur le problème de la représentation des intérêts, qu'il nous soit permis d'apporter dans ce débat l'expérience que vient d'inaugurer à ce sujet le Parlement luxembourgeois.

Dans sa séance du 26 janvier 1922, la Chambre des députés luxembourgeoise vient d'adopter en première lecture un projet de loi portant création de chambres professionnelles à base élective. Le rapporteur définit le but de la nouvelle institution de la façon suivante : « L'institution de la chambre professionnelle est appelée d'une part à assurer à la profession sur l'administration et la législation du pays une influence en rapport avec son importance sociale et économique. Elle veut d'autre part donner aux intérêts et aux aspirations de la profession une expression aussi adéquate que possible ».

Dans la pensée du législateur luxembourgeois, la création des chambres professionnelles à base élective est commandée

tant par l'intérêt de l'État que par celui de la profession elle-même. Englobant, de par la loi, dans son corps électoral tous les membres de la profession et jouissant de l'investiture légale en fait de représentation des intérêts généraux de la profession, la chambre professionnelle est pour celle-ci *l'organe d'action et de défense communes par excellence*.

A l'État, la chambre professionnelle permet de réaliser une vaste et nécessaire *décentralisation*. Le Parlement politique étant surchargé d'attributions, on le dégrèvera sensiblement en abandonnant à la chambre professionnelle l'élaboration des projets de loi intéressant plus particulièrement la profession. La Chambre politique, gardienne et juge de l'intérêt général, pourra se borner à enregistrer ou à repousser les initiatives législatives des chambres professionnelles, suivant qu'elles lui paraîtront s'accorder ou non avec cet intérêt. De même l'Administration centrale mettra à profit la collaboration compétente de la chambre professionnelle en toute manière engageant les intérêts des ressortissants de cette dernière. Le *champ d'action* correspondant à cette conception de la chambre professionnelle est naturellement bien vaste. Le législateur luxembourgeois a eu soin de le circonscrire aussi exactement que possible. Citons à titre d'exemple le texte de loi consacrant la compétence de la chambre d'agriculture.

La tâche de la chambre d'agriculture consiste à créer et à subventionner le cas échéant tous établissements, institutions, œuvres ou services d'utilité agricole, à en féconder l'activité, à fournir des avis, à formuler des réclamations, à solliciter des informations et la production de données statistiques.

La chambre a le droit de faire des propositions au Gouvernement que ce dernier doit examiner et soumettre à la Chambre des députés, lorsque leur objet rentre dans la compétence de celle-ci.

Pour toutes les lois et tous les arrêtés ministériels et grand-ducaux concernant principalement l'agriculture, l'avis de la chambre doit être demandé, à l'exception des arrêtés ministériels ou grand-ducaux édictant d'urgence des mesures de police sanitaire du bétail. Sont notamment de la compétence de la chambre d'agriculture :

a) La sauvegarde des intérêts des agriculteurs : elle veille notamment à l'observation de la législation agricole ;

b) Son avis doit être demandé avant le vote définitif par la Chambre des députés ces lois intéressant principalement l'agriculture ;

c) Elle fait rapport à la Chambre des députés sur l'emploi des crédits budgétaires alloués pour les exercices écoulés dans l'intérêt de l'agriculture et donne son avis sur les nouvelles allocations à proposer pour l'exercice suivant ;

d) Elle surveille l'enseignement agricole.

L'énumération qui précède n'a pas de caractère limitatif.

Mutatis mutandis, la tâche des autres chambres professionnelles a été définie de la même façon.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que les chambres professionnelles sont appelées à jouer un rôle très important dans la Cité. Afin de leur permettre en toute indépendance l'accomplissement de leur tâche, le législateur luxembourgeois en a consacré l'autonomie financière.

Pour faire face à leurs dépenses, les chambres professionnelles sont, en effet, autorisées à percevoir : « 1° de leurs ressortissants une cotisation dont le montant, quelle qu'en soit la base de perception, ne pourra dépasser 10 % de la contribution principale de l'État correspondant au revenu professionnel ; 2° des taxes, droits, ou primes en rémunération des services qu'elles rendent ». (Art. 3 de la loi.)

Cette disposition rehausse considérablement l'autorité de la nouvelle institution vis-à-vis de ses ressortissants. Elle évite en même temps que celle-ci ne devienne une nouvelle source de dépenses peut-être considérables pour le fisc.

Est-il besoin de dire que pour compléter l'outillage de la chambre professionnelle, il a fallu lui conférer le bénéfice de la *personnification civile* pour tous les actes et transactions que son objet comporte ?

L'institution des chambres professionnelles à base élective n'est pas sans inspirer des appréhensions à certains esprits. D'aucuns en redoutent notamment une exagération des revendications professionnelles au détriment de l'intérêt général et, par voie de conséquence, une recrudescence de la lutte des classes. Le rapporteur de la loi a répondu à l'objection dans les termes suivants : « *Au point de vue de l'organisation professionnelle, la chambre professionnelle n'innove pas. Elle achève ce qui existe à l'état incomplet et embryonnaire pour lui donner un moule légal et le placer sous le contrôle de l'Etat. Or, le danger des revendications exagérées et déraisonnables est certainement bien plus grand, lorsque ces dernières sont élaborées et formulées au sein et dans le secret de quelque comité directeur de syndicat extralégal que si elles le sont sous le contrôle de l'opinion publique par une assemblée de représentants, légalement élus d'après une procédure qui exclut a limine les intrigues et le trucage. Le mouvement professionnel peut donner lieu à des abus. C'est incontestable. Toute œuvre humaine est dans ce cas. Insensé cependant celui qui renoncerait à une institution excellente en elle-même à cause des abus accidentels auxquels elle peut donner lieu. Gardons-nous d'une pareille aberration, si nous ne voulons point retomber dans la grande erreur de la Révolution française qui, pour combattre les abus des anciennes corporations, les a supprimées et prohibées.* »

Néanmoins le législateur a pris ses précautions pour assurer de toute façon la prédominance du pouvoir central, et mettre celui-ci en mesure de défendre l'unité nationale contre toutes les velléités d'un égoïsme de classe excessif et centrifuge, auquel la constitution des chambres professionnelles à base élective pourrait éventuellement donner lieu. Le texte de loi qui consacre cette suprématie du Gouvernement est ainsi conçu : « *Le Gouvernement est autorisé à dissoudre la chambre pour des motifs graves. S'il est fait usage de ce droit, des élections nouvelles auront lieu dans les trois mois de l'arrêté de dissolution. Depuis le jour de la dissolution de la chambre jusqu'à celui de la nouvelle constitution de son bureau après la réélection, les affaires de la chambre seront gérées par son secrétaire général sous la surveillance du directeur général du service afférent. Il est loisible au Gouvernement de commissionner un délégué pour assister aux réunions de la chambre. Ce délégué pourra y prendre la parole chaque fois qu'il le désire et faire des propositions.* »

La question peut-être la plus difficile était celle de savoir, quelles professions il y avait lieu de doter d'une chambre professionnelle. Le trop aurait été peut-être aussi nuisible en cette matière que le trop peu. La Chambre luxembourgeoise s'est attachée à donner « *une forme légale à la représentation des intérêts des grands groupements professionnels, dont l'importance primordiale s'était depuis longtemps manifestée par un mouvement d'organisation large et intense.* » Partant de ce point de vue, elle a créé une chambre d'agriculture, une chambre de viticulture, une chambre des artisans, une chambre des détaillants, une chambre de commerce, une chambre des employés privés, une chambre des cheminots et une chambre de travail.

La délimitation des corps électoraux des différentes chambres a présenté bien des difficultés. Aussi a-t-on eu soin de déterminer nettement, à propos de chaque chambre, ceux qui sont qualifiés pour participer à l'élection. Prenons à titre d'exemple le texte afférent à la chambre d'agriculture :

« *Sont qualifiés pour participer à l'élection des délégués composant la chambre d'agriculture : a) les agriculteurs, éleveurs, arboriculteurs, horticulteurs, pépiniéristes, jardiniers, maraîchers, quelle que soit l'importance de leur exploitation, à la condition que cette dernière soit leur profession principale ; b) les anciens cultivateurs ayant exercé au moins pendant neuf ans dans le pays et n'appartenant pas à une autre profession ; c) les ouvriers agricoles, à la condition qu'au moment de la publication des listes électorales, ils exercent cette profession depuis trois ans au moins.* »

Afin d'éviter que quelqu'un puisse participer, en raison peut-être de ses professions multiples, aux élections pour plusieurs chambres, la loi défend sous peine d'une forte amende d'opérer ou de demander l'inscription d'une même personne sur plus d'une liste électorale.

Tel est dans ses grandes lignes l'essai que vient de tenter la Chambre du Grand-Duché pour organiser dans le cadre du régime parlementaire la représentation des intérêts professionnels. Sera-t-il couronné de succès ? Ses promoteurs l'espèrent et le souhaitent ardemment. Que l'œuvre soit encore incomplète, qu'elle doive être remise sur le métier après que la pratique en aura révélé les lacunes et les défauts, personne n'en doute. Il serait téméraire de vouloir du premier coup atteindre à la perfection avec une entreprise si neuve à la fois et si vaste. Réclamée depuis des années par les intéressés, l'institution des chambres professionnelles à base élective est également depuis longtemps un des principaux points du programme du parti de la Droite, actuellement au pouvoir au Grand-Duché. Les catholiques luxembourgeois seront fiers de mener à bonne fin cette réforme hardie et originale.

P. DUPONG,
Avocat et député.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Nos missionnaires au Congo

A l'occasion de sa rentrée un peu tapageuse et théâtrale, M. Lipfens, Gouverneur Général, Vice-Roi du Congo, a lancé dans le public, par la voie des journaux, des déclarations téméraires et intempestives sur la situation de l'enseignement dans notre colonie, parcourue par lui à vol d'oiseau, ce qui ne veut pas dire : examinée avec un regard d'aigle. De si justes rectifications de ces propos inconsidérés se sont levées de toutes parts qu'il a bien fallu les rétracter. L'opinion n'en

fut pas moins troublée et elle l'est encore. Les détracteurs systématiques de l'œuvre splendide accomplie en moins de quarante ans, sous le ciel brûlant de l'Afrique, par nos héroïques missionnaires, ont trouvé dans des paroles malavisées une pâture à souhait pour leur malignité chronique et on s'en est allé répétant, par exemple, que ces missionnaires sans diplômes sont inférieurs à leur tâche.

C'est en effet un dogme de la religion pédagogique : le diplôme est un sacrement qui confère l'omniscience. Faute d'avoir usé ses culottes pendant trois ans sur les bancs d'une école normale, fût-on en possession d'une culture distinguée, après six ans d'humanités, deux ans de philosophie, quatre ans de théologie, fût-on versé en psychologie —

science de laquelle relève la pédologie — fût-on initié aux dialectes des indigènes, eût-on en partage l'expérience, la sagacité, le dévouement, on est incapable d'apprendre le *b a ba* aux petits noirs. Il faut absolument le bouton de mandarin au sommet du chapeau ! Il faut l'estampillé officielle sur toutes les coutures ! C'est à mourir de rire.

Des gens que les cannibales d'hier, friands de chair blanche, auraient croqués avec délices, se plaignent amèrement que les éducateurs de ces anthropophages, auxquels ils ont fait passer ce goût désagréable, n'aient pas exhibé au préalable un petit papier officiel, signé d'un pédant, contresigné d'un sur-pédant, et constatant leur aptitude à s'occuper du relèvement des noirs ! Le Homais belge, mâtiné de muflerie, est en régression sur le fétichiste. A rapprocher de ce type le colonial qui a laissé là-bas une nichée de bâtards, ramassés, les garçons, par les Pères du Saint-Esprit dans leur école de mulâtres, les filles, par les Filles de la Croix dans leur école de mulâtresses, et qui s'en viennent gémir ici sur la décadence et l'insuffisance de l'enseignement colonial. Faut-il absolument un diplôme du 4^{me} degré pour débarbouiller cette illustre et grisâtre marmaille procréée en bâtardise ?

Or, voici que la lumière se répand à flots sur les ténèbres perfidement amassées autour de cette question de l'instruction au Congo. M. E. DE JONGHE, professeur à l'Université de Louvain, directeur au Ministère des Colonies, dont la compétence est universellement reconnue, vient de publier dans *Le Congo*, la Revue générale de la Colonie belge (n° d'avril), une étude de la plus scrupuleuse impartialité sous ce titre : *L'Instruction publique au Congo belge*. A son caractère de pure objectivité, cet article magistral joint une documentation de premier ordre. L'auteur a compulsé les rapports annuels présentés aux Chambres législatives, les publications spéciales des missions, il s'est livré à des enquêtes personnelles pour vérifier les résultats de ses lectures et de ses recherches, et, tout en se défendant de dresser un rapport définitif, il a tracé un tableau aussi complet, aussi précis qu'il est possible, de l'état actuel des écoles congolaises. Il ne s'interdit pas, par ailleurs, de mêler à l'exposé des faits quelques appréciations discrètes, vœux ou critiques, sous la forme la plus circonstanciée.

Mais quiconque lira ces trente pages — bientôt copieusement tirées à part, — ne pourra se refuser à un sentiment de profonde admiration pour les Congrégations religieuses qui collaborent à l'évangélisation et à l'émancipation de nos frères de couleur. Comme la papauté, celles-ci n'avaient besoin que de la vérité, froidement et rigoureusement scientifique, pour être cotées à leur juste valeur et voir réduire à néant les attaques d'une critique aussi malveillante qu'inepte.

Assurément, leurs cadres d'instruction et d'éducation ne réalisent pas la perfection — où donc est-elle, grand Dieu ? — ils présentent des lacunes, ils sont sur plus d'un point susceptibles de progrès que l'extrême modicité des ressources et l'absence d'une direction générale ont jusqu'à présent rendus impossibles. Mais ce que les religieux, souvent aidés de religieuses, ont réalisé sur ce terrain de l'instruction, est tout simplement prodigieux. Il est grand temps qu'on le sache en Belgique et que, le sachant, on se décide enfin à largement subsidier — comme dans la mère-patrie — les entreprises de la liberté dont on ne peut se passer et qui sont l'objet de notre légitime orgueil.

S'il n'y a pas, dans toute l'Afrique équatoriale, de colonies qui puissent rivaliser avec la nôtre sous le rapport de la diffusion des lumières, à qui donc notre Congo est-il redevable de cette éclatante supériorité ? à qui ? sinon à nos missionnaires, puisque à eux seuls, à l'heure qu'il est, et dans les seules écoles issues de leur initiative, ils instruisent plus de 100.000 enfants noirs !

Voilà un fait gros de conséquences pour qui sait réfléchir ; il valait la peine d'être mis en vedette de la courte et rapide analyse que je vais dégager du vaste ensemble présenté par M. De Jonghe. Pour brève qu'elle soit, elle suffira, me semble-t-il, à dessiller les yeux de ceux qui veulent voir, à rendre absolument volontaire la cécité de ceux qui ne veulent pas voir.

* * *

M. De Jonghe adopte une classification marquée au coin du bon sens et de la logique : il y a au Congo des écoles dont le but immédiat est de faire des Noirs les auxiliaires des Blancs, indispensables dans une colonie tropicale, et il y a des écoles qui, sans but utilitaire immédiat, visent directement le perfectionnement du Noir dans sa personnalité.

La première catégorie comprend cinq espèces d'établissements : les écoles officielles, les écoles professionnelles, les écoles pour fils de chefs, les écoles pour candidats-commis, les écoles pour assistants

médicaux indigènes. Je me borne à relever ici la part qui revient dans ces organismes à nos congrégations religieuses.

Les écoles dites « officielles » sont les sept vastes groupes scolaires, comprenant en général classes primaires et sections professionnelles, qui furent créés dès 1908 et confiés aux religieux : établissements modèles, pour la plupart, ou en passe de le devenir, au jugement de tous les coloniaux et même des hospodars de la Pédagogie, obligés de reconnaître la haute valeur didactique des Frères de la Doctrine chrétienne à Boma et Léopoldville, des Frères Maristes à Stanleyville et Buta, des Frères de la Charité à Lusambo et Kalinda, des Pères Salésiens à Elisabethville. Nous n'avons ici qu'à enregistrer ces suffrages unanimes.

Mais comment marchander notre admiration à cette magnifique efflorescence d'écoles professionnelles libres destinées à doter la Colonie d'une main-d'œuvre perfectionnée et dont les résultats sont suffisamment révélés par l'érection des monuments de Beaudouinville et de Buta, par la construction de nombreuses églises ? Ecoles en nombre si considérable qu'elles se rencontrent dans chaque mission, destituées de subsides, alimentées par la seule charité, faisant rayonner autour d'elles sur une masse d'indigènes devenus des artisans de valeur dans toutes les branches imaginables des arts et métiers notre civilisation économique et morale.

Rédemptoristes à Kimpese, Tomba, Kinkanda ; Jésuites à Kisantu ; Scheutistes à Nouvelle-Anvers et Hemptinne-St-Benoît ; Pères Blancs du Tanganika ; Pères du Saint-Esprit à Kindu ; Capucins à Abumonbazi ; Dominicains à Rungu, tous entraînés par une mutuelle ardeur, ont fait surgir des installations techniques aussi parfaitement outillées qu'ils l'ont pu dans les conditions les plus ingrates, depuis l'imprimerie éditrice de livres, voire de revues, jusqu'au travail du bois et du fer avec moteur électrique. Il y a là un immense effort, nécessairement inégal dans ses résultats, extraordinairement courageux ; serait-il dit, à la honte de la métropole, qu'il sera plus longtemps ignoré, alors que soutenu, subventionné il ceuplerait ses bienfaits, il élargirait son champ d'action, adapterait d'une manière étonnante cette race noire, qui n'est pas réfractaire, comme on l'a prétendu, à une formation graduée, à la pratique universelle des arts et métiers ?

Aux missionnaires encore, soit dans les groupes scolaires officiels, soit dans les établissements libres — comme ceux des Pères Blancs du Tanganika ou du Kivo — revient l'honneur et le mérite des écoles pour fils de chefs qui préparent une élite à la carrière administrative.

A côté de ces admirables institutions qui se déploient, grâce au dévouement et à l'habileté des religieux, avec un succès toujours grandissant, quelle pâle figure font les tentatives avortées d'écoles laïques pour candidats-commis, telle celle de Coquilhatville, ou les essais simplement en espérance, comme les quatre écoles pour assistants médicaux indigènes !

* * *

Quelle que soit l'importance des œuvres scolaires qui poursuivent un but d'immédiate utilité, il faut reconnaître qu'elles cèdent le pas à celles qui tendent directement au perfectionnement du Noir. Voilà l'action colonisatrice par excellence, avec sa plus profonde efficacité ! Voilà celle qui par son désintéressement est seule capable de toucher l'âme de l'indigène, le tire vraiment de l'abjection où il croupit, le grandit à ses propres yeux, en fait un civilisé ! Aussi longtemps, en effet, qu'il constate que par sa formation technique, j'allais dire par son dressage mécanique, on cherche à façonner en lui un outil de rendement fructueux dans la main de l'Européen qui exploitera ses capacités, le Noir se sent subalternisé, il a conscience qu'on ne l'assouplit à des tâches variées que pour le profit qu'on en tire, qu'il ne deviendra qu'un instrument de rapport.

Du jour où il sent qu'on l'aime vraiment, qu'on se penche sur lui pour scruter son âme, pour la comprendre, la dégager de la gangue des superstitions dégradantes, la dresser à une vie supérieure, l'élever, l'ennoblir, la perfectionner, en dehors de toute visée politique ou économique, alors quelque chose de grand se remue en lui, on le voit faire effort pour correspondre à cette éducation et accomplir son ascension sur l'échelle de l'humanité.

Or, le fait est là, éclatant d'évidence, il saute aux yeux de tous : il n'y a que le missionnaire chrétien capable de découvrir sous la rude écorce du nègre une âme humaine digne par elle-même d'absorber son dévouement ; il n'y a que l'école du missionnaire qui tende à développer la personnalité de cet être inférieur, sans but d'utilisation immédiate. La preuve en est fournie par le tableau que M. De Jonghe nous met sous les yeux dans la seconde partie de son article, où il passe en revue les institutions de la seconde catégorie : écoles centrales des



**LAMPÉ
FANAL**
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 15.500.000

Siège Social : LIÉGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT.

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des Clients —
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

CUBES OXO

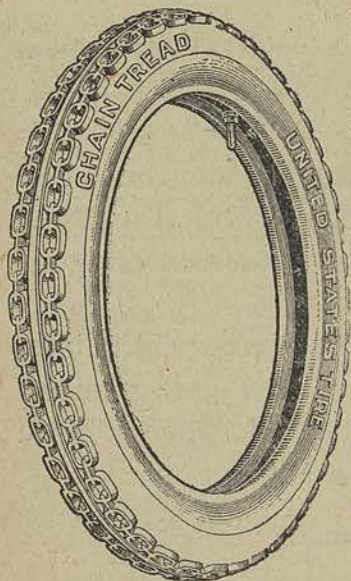
à base d'Extrait de viande

de la Comp^{ie} LIEBIG

Qualité excellente. — Prix modique. —
Chaque cube suffit pour la préparation
rapide d'une grande tasse de bon bouillon.
Convienent également pour améliorer
potagés, sauces, plats de légumes, etc.

Quoique les Pneus

“ UNITED STATES ”



soient vendus à des prix

INFÉRIEURS

à ceux de la concurrence,

ils vous donneront un

rendement kilométrique

SUPÉRIEUR

à toute autre marque

sur le marché

DANS TOUS LES

BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

R. S. Stokvis & Fils, S. A

141, Rue Royale, BRUXELLES

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG

AGENCES

ESCH s/ALZETTE

ETTELBRUCK

GREVENMACHER

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 — 33943 Service — 33944 Changes

Adresse télégraphique : Belluxbank — Code ABC, 5^{me} édition — Compte chèques postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements — Ouverture de crédits — Ordre de bourse. — Paiement de tous coupons — Dépôts et prêts sur titres
— Achat et vente de monnaies étrangères. — Emission et encaissement de chèques sur tous Pays —

DÉPÔTS DE FONDS

Comptes-chèques, 3 p. c. — de quinzaine, 4 p. c. — à préavis de 15 jours, 4 p. c. — à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. — à 6 mois, 4 1/2 p. c. — à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

— Renseignements financiers, industriels et commerciaux

CATHOLIQUES BELGES !

Lisez et Propagez

La revue catholique des idées et des faits

Journal de la semaine

RELIGIEUX — POLITIQUE — SOCIAL — LITTÉRAIRE — ARTISTIQUE

On a dit et répété que les questions de principes et les problèmes intellectuels n'intéressaient que médiocrement les Belges. Le rapide succès de « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS » dément cette calomnie.

Catholiques qui vous intéressez à la vie de l'Église dans le monde, lisez nous et faites nous lire. Recommandez nous auprès de ceux que vous savez capables d'apprécier notre effort d'apostolat intellectuel. Renseignez-nous les noms de vos amis auxquels nous pourrions utilement envoyer des numéros spécimens.

Catholiques Belges, vous soutenez, — et avec quelle largesse! — les œuvres charitables, scolaires, post-scolaires, sociales, et vous faites très bien. N'oubliez pas les œuvres intellectuelles. Les idées gouvernent le monde. Soutenez ceux qui essaient de faire rayonner davantage l'idée catholique. Abonnez-vous à « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS. »

Toutes les semaines au moins 14 pages de texte, grand format.

Abonnements : Un an : 25 francs -- Six mois : 15 francs

Numéros spécimens sur demande

A verser à notre compte chèque postal 48916

Bureaux de la Revue : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

missions, écoles rurales, écoles normales, séminaires, écoles pour filles, écoles pour mulâtres, écoles pour enfants blancs.

Même en laissant de côté les trois derniers types, auxquels se consacre aussi le dévouement des religieux, je ne puis songer à ramasser en quelques lignes ces dix pages bourrées de statistiques; mais ce qui en ressort avec éclat, c'est que toute notre colonie est couverte d'un immense réseau d'écoles centrales, rurales, normales, exclusivement dues à l'initiative des missionnaires et exclusivement entretenues jusqu'à présent par les ressources des missions.

Dans chaque poste, un missionnaire qui s'occupe uniquement ou en ordre principal de l'enseignement; attachées aux 150 stations les plus importantes, 150 écoles centrales; dans la sphère d'influence de chacune d'elles, transformation manifeste économique et morale en plein contraste avec l'hinterland des postes de Blancs dépourvus de ces foyers rayonnants; autour des postes principaux, se ramifiant presque à l'infini, des écoles rurales rudimentaires, tenues par des catéchistes ou instructeurs noirs, inspectées par les missionnaires; plus de 80.000 enfants recevant ainsi le bienfait de l'instruction éducative; des écoles normales, pépinières de ces auxiliaires noirs indispensables, fonctionnant depuis peu malgré d'incroyables difficultés; enfin, des séminaires pour la formation d'un clergé indigène dont l'impérieuse nécessité se fait sentir et qui déjà, par leurs encourageants débuts, autorisent les plus belles espérances: quelle prodigieuse organisation! Quelle triomphante démonstration de la puissance de la charité!

Faut-il s'étonner après cela si, par endroits, l'œuvre colossale, reposant totalement sur des ressources précaires, apparaît défaillante, incomplète, insuffisante? Non! Il faut s'étonner des merveilleux résultats obtenus en dépit de moyens si restreints et d'obstacles formidables!

Aux pouvoirs publics, s'ils entendent coloniser aussi bien à l'avantage des colonisés que des colonisateurs, de soutenir cette vaste entreprise et de lui permettre de se consolider et de se développer.

En tout cas, qu'on le veuille ou non, une vérité éclate au grand jour et c'est le jugement de tous les observateurs impartiaux, à quelque opinion philosophique ou à quelque croyance religieuse qu'ils appartiennent: il n'y a qu'un seul éducateur possible de l'enfant noir, un seul, non pas l'agent de l'Etat, quels que soient ses galons, non pas l'instituteur laïc isolé, quels que soient ses diplômes, c'est le congréganiste, le missionnaire chrétien!

Il a sur tous les instituteurs de fabrique officielle une supériorité écrasante: seul, le missionnaire est initié aux dialectes locaux des indigènes et est en mesure de se servir de leur idiome comme langue véhiculaire, seul il peut pénétrer par la langue jusqu'à l'âme de son élève, seul il possède la psychologie du Noir; il sait s'identifier à lui par un labeur d'héroïque patience; membre d'une communauté au sein de laquelle se diversifient les aptitudes et qui possède une méthode, une tradition, il peut seul garantir la continuité de l'enseignement et de l'éducation.

Il faut être étrangement novice en sciences coloniales pour ignorer ces évidences de fait, révélées par toutes les observations concordantes. Ce serait aller à rebrousse-poil de la sagesse politique que de n'en pas tenir compte dans l'administration de la Colonie. Il n'est pas jusqu'à l'Américain Jesse Jones, chargé de visiter notre Congo pour étudier sur place la question de l'enseignement des Noirs, qui n'ait été frappé de l'irremplaçable collaboration des missionnaires à l'œuvre de l'émancipation intellectuelle des indigènes; il en a consigné la remarque dans son rapport sous cette formule discrète mais significative: « Dans quelque mesure que le Gouvernement réussisse à augmenter les crédits pour l'enseignement et à multiplier les écoles officielles, il est peu probable que la Colonie soit à même d'établir un système d'enseignement efficace sans le dévouement et l'esprit civique des sociétés de missions ».

M. De Jonghe ne discute pas, il a tracé en savant un exposé impartial, mais, de toutes ses pages, jaillit une démonstration qui ne sera pas réfutée. Il a fourni les bases d'une équitable répartition des subsides et l'Etat serait bien aveugle s'il ne s'en inspirait pas. Il a bien mérité de l'œuvre civilisatrice du Congo belge.

J. SCHYRGENS.

Une vie d'Ernest Psichari

Nous savions d'Ernest Psichari ce que nous avaient appris ses livres, qui nous révèlent tous — et *l'Appel des Armes* aussi bien que les *Voix qui crient dans le désert* — une âme singulièrement riche de sensibilité, de rêve, de vouloir héroïque.

Cependant, cette âme qui se cherche, ne se recherche pas. Rien qui sente une stérile suffisance, ni le repliement égoïste. Fût-ce à leur

insu (mais Psichari, apôtre-né, le savait et le voulait), ses livres brûlent de la plus belle, de la plus folle, de la plus féconde charité. Celle-là même qui fut louée par St Paul et sans laquelle l'homme qui parle ou qui écrit n'est qu'un airain sonnante ou une cymbale retentissante.

Puissance de dépouillement et puissance d'enrichissement, ces deux faces du sacrifice, Psichari les possédait à un degré singulier. Et l'étude que lui consacra son ami Henri Massis est faite de cette vision si haute et si chrétienne. Mais il n'y a pas seulement l'héroïsme. La vie de tous les jours exige aussi une constante charité.

C'est celle-là que nous raconte M^{lle} Goichon (1), l'éclairant d'une lumière simple et candide qui nous frappe, comme, au sortir du sanctuaire illuminé par les verrières, le jour blanc de la sacristie: là sont rapportés les ornements précieux et les vases consacrés, les livres sont ouverts, et l'encens fume encore au cœur des braises que recense un enfant de chœur accroupi.

Par tout le détail de ces exquis Souvenirs d'enfance et de jeunesse, confrontés, malgré nous, avec ceux de l'Aïeul, par toute la genèse de cette vocation militaire, impérieuse comme une vocation mystique, nous nous rapprochons de notre héros: nous baisons le front du précoce lecteur, si noblement illuminé, nous lisons dans les yeux du jeune homme son rêve d'immolation, nous contemplant le lieutenant du désert, balancé sur son méhari, nous suivons enfin sur la carte le jalonnement du mystérieux voyage du Centurion (vers quelle autre Atlantide!...)

Mais plus encore que l'itinéraire en Mauritanie, il nous importait de connaître les étapes d'un retour à Dieu surgi dans une rencontre sublime, où Dieu parla comme à Moïse dans le buisson ardent.

Cette foi, dont Psichari avait puisé toute la fraîcheur primitive aux sources de l'Oued, comment s'adapterait-elle aux pratiques religieuses qu'il allait retrouver en France, — et l'impiété de beaucoup de ses frères ne verserait-elle pas l'inquiétude à cet assoiffé des sables? Mais non. Le voyage se termine sur un grand cri d'espoir: le néophyte a entrevu l'Eucharistie. C'est elle, en effet, qui lui dispensera la nourriture étonnante de sa force.

Le plus beau chapitre du livre de M^{lle} Goichon est celui intitulé « Vie chrétienne » où nous voyons Psichari, après sa conversion, « s'installer dans sa foi ». C'est à pleines mains qu'il cueille désormais pour nous des fleurs de charité, en attendant celles, sanglantes, de l'holocauste.

Quel aspect de vie de Saint, d'un Saint à la fois obscur et lumineux!... C'est un chrétien primitif transporté en plein xx^e siècle. Il agit comme, au temps des catacombes, l'un ou l'autre de ces centurions convertis, qu'il aimait.

C'est la vie de communion dans l'ordre militaire et dans l'ordre chrétien. C'est la table mise pour tous ses frères, et point n'est besoin des exhortations de S. Paul pour lui défendre de manger sa part en hâte, avant l'arrivée des pauvres...

Cependant, il s'exalte d'une vie intérieure intense et tout ce qu'il dérober au zèle et à l'édification du prochain, il le donne à Dieu, dans le silence de sa petite maison provinciale ou dans ce petit parc public qu'il affectionne, « où toute une végétation tropicale s'abrite entre des murs couverts de lierre ». Etroites et humbles conformités, images d'une âme que le désert sans limites enivrait et qui se plaît à présent dans un jardin clos. Nous touchons ici du doigt l'admirable équilibre moral que produit sa double discipline. Mais cette formation parfaitement et harmonieusement adéquate, il ne convient pas de l'attribuer à l'armée seule. Tout au long de sa vie, on relève dans son éducation, dans sa vocation, dans son idéal, la part active qu'y prennent ses parents. Non seulement ils permettent qu'il entre dans l'armée en passant par le rang, mais ils lui font la surprise, dit gentiment sa biographe, de tout préparer pour faciliter son départ pour sa première expédition.

Ainsi complices de l'héroïsme de leur fils, ils n'ont pas voulu, lorsque la mort l'eut couché le 22 août 1914 parmi ses compagnons de l'artillerie coloniale, l'enlever ni à son rang ni à la terre qu'il avait défendue.

* * *

Cette tombe de Rossignol, nous fut donc léguée, nous fut donc donnée et nous l'avons acceptée. Nous en avons la garde, nous devons en assurer la conservation et le culte...

Dès le premier moment, notre piété s'organisa à l'égard de celui qui fut un des héros de la pensée chrétienne. Un autel, fait d'un seul bloc de pierre, s'éleva au centre du cimetière. Deux fois déjà, les 22 août 1920 et 1921, le Saint Sacrifice commémora le sacrifice suprême de ces nobles victimes; deux fois, le chœur des voix villageoises résonna

(1) A propos d'ERNEST PSICHARI, d'après des documents inédits, par A. M. GOICHON, 1 vol. à la « Revue des Jeunes », Paris.

dans la clairière. La prochaine réunion des fidèles de Psichari aura lieu le 2 novembre 1922. Puisseons-nous, plus nombreux que jamais, y apporter, de France et de Belgique, le concours de notre foi, de notre espérance et de notre charité !

THOMAS BRAUN.

Un comité s'est constitué en France et en Belgique pour le monument Psichari à Rossignol, hommage de la jeunesse belge à la jeunesse française, sous le haut patronage de S. M. la Reine. Le comité exécutif, présidé par M. Thomas Braun, fait un pressant appel « à toutes les bourses, si modestes soient-elles, pour réunir la somme nécessaire à l'érection du monument ». Les dons peuvent être envoyés à M. Thomas Braun, 23, rue des Chevaliers, Bruxelles.)



ROME

Lettre de Sa Sainteté à Son Eminence le Cardinal Gasparri.

(Nous traduisons de l'*Osservatore Romano* du 30 avril.)

Vatican, le 29 avril 1922.

ÉMINENCE,

Le très vif désir qui Nous anime de voir enfin établi dans le monde le règne de la vraie paix, laquelle consiste principalement dans la réconciliation des cœurs et non seulement dans la cessation des hostilités, Nous fait suivre avec une inquiète préoccupation, avec une tremblante anxiété, pouvons-Nous dire, la marche de la Conférence de Gênes, pour laquelle Nous avons déjà invité la chrétienté à implorer par de ferventes prières les bénédictions de Dieu. Et Nous ne pouvons cacher la profonde satisfaction avec laquelle Nous avons appris que, grâce au bon vouloir de tous, les obstacles étaient écartés qui menaçaient, dès le début de la Conférence, de rendre tout accord impossible.

On ne peut en effet douter que l'heureux succès de ces grandes Assises qui rassemblent les Représentants de presque toutes les Nations civilisées marquerait une date historique pour la civilisation chrétienne, spécialement en Europe. Les peuples qui ont tant souffert du fait de la guerre et de ses lamentables conséquences, sont bien en droit de désirer que, par l'action de la Conférence, le danger de nouvelles guerres soit conjuré dans toute la mesure du possible et qu'il soit pourvu au plus vite à la restauration économique de l'Europe. Si elle réalise ces deux nobles buts, solidaires l'un de l'autre, ou du moins si elle en prépare la réalisation pour un avenir prochain, la Conférence de Gênes aura bien mérité de l'Humanité, lui préparant comme une ère nouvelle de paix et de progrès, à laquelle on puisse appliquer le texte biblique : *justitia et pax osculatae sunt*, « la justice et la paix se sont embrassées » ; la charité ne devant pas, en effet, être disjointe des exigences de la justice.

Ce retour à l'état normal des rapports essentiels entre les hommes et les nations, état conforme aux règles de la droite raison et, par conséquent, aux ordres de la divine Providence, sera extrêmement avantageux à tous, vainqueurs et vaincus, mais particulièrement à ces malheureuses populations de l'Europe orientale, ravagées par la guerre, déchirées par les luttes intestines et la persécution religieuse, et décimées, à présent, par la famine et les épidémies, alors qu'elles possèdent tant de sources de richesses et qu'elles pourraient être d'importants éléments de restauration sociale.

A ces populations, bien qu'elles soient malheureusement séparées depuis de longs siècles de la communion catholique, Nous voulons adresser, comme Notre regretté Prédécesseur, une parole de consolation et d'encouragement, et l'expression des vœux ardents que Nous formons, avec des sentiments tout paternels, de le voir jouir avec nous des bienfaits de l'unité et de la paix, que signifie la commune participation aux saints mystères.

Que si, pour comble de malheur, cette fois encore, les tentatives venaient à échouer d'une pacification sincère et d'un accord durable, qui peut penser sans trembler aux conséquences qui en résulteraient ? La situation déjà si malheureuse et si périlleuse de l'Europe en serait encore aggravée. Devant les peuples s'ouvrirait la perspective de souffrances de plus en plus grandes et se dresserait la menace de conflagrations qui entraîneraient l'effondrement de la civilisation chrétienne, car, comme le dit justement saint Thomas (*De regimine Principum*, I, 10) et comme l'expérience le confirme : *desperatio audacter ad quaelibet attentanda præcipitat*, « le désespoir donne l'audace des plus désastreuses résolutions ».

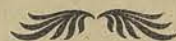
C'est pourquoi, en vertu de la mission universelle de charité que Nous a confiée le divin Rédempteur, Nous voulons de nouveau conjurer tous ceux qui ont quelque influence sur les affaires de s'efforcer, dans un esprit chrétien et avec la bienveillance mutuelle qui en découle, de procurer le bien général, qui tournera, en définitive, au plus grand et au plus durable avantage de chaque nation en particulier. Mais comme cela n'est possible que par la grâce efficace de ce Dieu qui est et qui doit être reconnu premier auteur et souverain Seigneur de la société : *Rex regum et Dominus dominantium*, Nous adressons à l'univers chrétien une ardente exhortation à recourir à Lui, répétant en faveur de la société civile la belle prière que la sainte liturgie nous fait dire pendant la Semaine Sainte pour l'Église : « *Deus et Dominus Noster pacificare, adunare et custodire dignatur toto orbe terrarum, detque nobis quietam et tranquillam vitam de gentibus glorificare Deum Patrem omnipotentem* » ; Daigne Notre-Seigneur lui donner la paix, l'unité et la sécurité sur tous les points du globe, et nous accorder, dans une vie calme et tranquille, de glorifier Dieu le Père tout-puissant.

Ainsi pourra se retrouver cette prospérité publique qui est la fin naturelle de toute société civile et à laquelle l'Église collabore également, en dirigeant les hommes à leur fin surnaturelle : « *ut sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus æterna*. »

« Faites-nous, Seigneur, user des biens de cette vie de manière à ne pas perdre ceux de l'éternité. »

En vous communiquant, Eminence, ces sentiments et ces vœux, afin que nos représentants diplomatiques puissent s'en faire les interprètes auprès des Gouvernements et des peuples, Nous vous donnons de tout cœur la bénédiction apostolique.

PIE XI, Pape.



IRLANDE

Déclaration de l'Épiscopat irlandais

Les évêques irlandais réunis dans une assemblée générale à St Patrick's College, Maynooth, le 26 avril, ont publié la Lettre suivante dont nos lecteurs apprécieront l'importance :

« Pour tous les amis de l'Irlande, l'état actuel du pays est un sujet de détresse et d'humiliation. Où que nous tournions les regards, au Nord ou au Sud, nous voyons notre chère patrie déchirée par des querelles impies et des factions qui nous ont conduits au bord de la ruine. C'est uniquement au bon sens et à la vertu solide de l'ensemble du peuple que nous sommes redevables d'avoir échappé jusqu'ici à l'anarchie générale et à la guerre civile. Par malheur, le grand public n'a pu que contempler avec angoisse et honte, sans pouvoir y obvier, les contentions et les opérations militaires qui mettaient en lambeaux l'ordre social, la sûreté de la vie et de la propriété, la dignité nationale et tout ce qui nous est le plus cher.

La grande question nationale du Traité peut être légitimement discutée et débattue. Sur cette question tout Irlandais a le droit d'avoir son opinion personnelle, en conformité cependant avec la vérité et avec sa responsabilité envers Dieu. Nous aussi, nous avons une conviction bien déterminée sur cet important problème ; mais nous ne voulons pas imposer à quiconque notre opinion, quoique cette opinion soit basée sur l'amour désintéressé et conscient du bonheur de l'Irlande. Comme la grande masse de la nation, nous estimons que le décision la meilleure et la plus sage pour l'Irlande, c'est d'accepter le Traité et de tirer le meilleur parti de la liberté qu'il nous accorde indubitablement : c'est la première fois depuis 700 ans que nous jouissons d'une liberté semblable.

Mais nous reconnaissons que c'est là un problème national qui doit être résolu par la volonté nationale, laquelle doit se manifester par une élection constitutionnelle. C'est la nation tout entière, et non une classe ou une section de la nation, qui doit en décider. Tout autre moyen mène au désordre national, et aucun homme qui aime vraiment l'Irlande ne voudrait courir le risque de pareil chaos, pour n'importe quel motif. La cause de tous les scandales et de toutes les luttes de l'heure actuelle, c'est la politique anti-constitutionnelle de certains chefs qui s'attribuent le droit d'imposer leurs vues à la nation, non par des arguments de raison, mais par des armes à feu.

Nous regrettons vivement de devoir nous servir de termes de condamnation ; mais l'on énonce et l'on suit ouvertement des principes qui sont radicalement opposés à la Loi de Dieu. Evêques et Pasteurs

nommés pour maintenir la morale chrétienne, nous ne pouvons tolérer que ces principes passent sans censure et réprobation.

Parmi ces principes vient en premier lieu la prétention que l'armée, ou une partie de l'armée, peut, sans avoir reçu mandat de l'ensemble de la nation, se déclarer indépendante de toute autorité civile dans le pays. L'armée entière, et, à plus forte raison, une section de cette armée, ne possède aucun droit moral de ce genre. Pareille prétention équivaut au despotisme militaire ; elle sape toute liberté civile. C'est usurper et confisquer, contrairement à la morale, les droits du peuple. Plus que toute autre classe sociale, l'armée par sa nature même doit être le sujette du gouvernement de la nation et non la maîtresse. La révolte contre l'autorité suprême établie par le peuple n'est rien moins qu'un sacrilège contre la liberté nationale.

Quant au dépositaire de cette autorité suprême dans notre pays au moment actuel, quelles que soient les opinions théoriques qui puissent se présenter à ce sujet, en pratique il n'existe point de doute, tant que la *Dail* et le Gouvernement Provisoire agissent de concert.

Nous supplions les jeunes gens engagés dans cette révolte militaire de considérer religieusement l'enseignement solennel que nous donnons sur ce point fondamental de la morale sociale. Sinon, ils s'impliqueront eux-mêmes et leurs partisans dans des fautes d'un caractère très grave : car, quand, égarés par de semblables principes, ils vont jusqu'à faire la guerre, une guerre ignominieuse, à leur propre pays, ils sont des parricides et non des patriotes ; quand ils tirent sur leurs frères, ils sont des assassins ; quand ils détruisent la propriété publique ou privée, ils deviennent des voleurs et des brigands, tenus à restitution : tous crimes aussi graves que détestables. Notre cœur se serre à la vue de cette belle jeunesse, aux instincts si généreux, qui se laisse fourvoyer dans ce réseau de crimes incalculables et de scandales. Pour l'amour de Dieu, nous les prions de retourner à leurs foyers innocents plutôt que d'empoisonner leurs vies et de souiller leurs consciences par des fautes dont ils porteront l'éternelle responsabilité. Si leur passion pour une République Irlandaise est sagement guidée, leur jour viendra au temps marqué par la divine Providence.

Nous répétons que le seul moyen légitime et constitutionnel de résoudre cette question nationale, le seul chemin qui nous conduira à la paix et à une Irlande plus vaste, c'est de s'en rapporter à la décision de la nation, qui exprimera sa volonté à une élection générale telle qu'elle a été prescrite par le gouvernement actuel. Plus cette élection se fera rapidement, mieux ce sera pour l'Irlande et pour toutes les classes de la société : car, en attendant, la vie et la propriété ne sont pas en sécurité, la démoralisation s'étend, les conditions économiques du pays empirent de jour en jour, nous sommes menacés du chômage et de la famine.

Nous n'osons pas croire que l'« Exécutif Militaire » affirme sérieusement qu'il peut, s'il le veut, supprimer les élections par la force, qu'il songe à tirer sur des compatriotes, sur des frères, des pères et des mères qui voudraient exercer leurs droits civiques. Cette oppression vise à tuer l'âme libre de l'Irlande. On ne saurait imaginer un attentat plus méchant et plus déshonorant, un crime plus capable de soulever le dégoût du monde et de ternir le bon renom de l'Irlande parmi les autres nations !

Tout ce système de despotisme militaire est exécration ; notre peuple ne peut le tolérer ; il le regarde avec horreur, et, à cause de ce despotisme, il commence à haïr le nom même d'hommes qu'hier encore il aimait et dont il était fier. La protestation significative du Parti du Travail contre le militarisme, lundi dernier (chômage général de 24 heures), a obtenu l'approbation universelle : c'est l'annonce d'un soulèvement général du pays contre cette tentative d'un petit nombre de fouler aux pieds nos droits sacrés d'Irlandais.

La vie libre du pays est en cause par suite de l'application de ces principes néfastes. Le peuple tout entier doit se prononcer et sauver l'Irlande, sauver les droits, les vies, la propriété, les foyers menacés de violation et de destruction. Qu'il fasse entendre sa voix d'un bout de l'Irlande à l'autre. Les Irlandais répandus à travers le monde attendent de nous ce geste : il ne faut pas que nous permettions que la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté des élections, la liberté de la vie civile dans tous ses domaines soient à la merci d'un petit groupe d'individus qui possèdent des fusils et qui s'imaginent sottement qu'ils sont les champions de la liberté alors qu'ils creusent sa fosse. Nous demandons à nos prêtres d'user de toute leur douce influence pour défendre les droits des citoyens et pour ramener les jeunes gens que nous aimons tant, à de meilleurs sentiments.

Enfin, au nom de l'amour de Dieu, de l'Irlande et de la dignité

nationale, nous faisons appel aux chefs des deux camps et nous leur demandons de se rencontrer de nouveau, de se souvenir des liens de souffrances et de dangers qui les ont jadis unis : s'ils ne parviennent pas à s'entendre sur la question principale, ils peuvent du moins s'entendre sur ces deux points et publier leur accord : que l'on doit renoncer à l'usage du revolver et que les élections seront faites librement pour exprimer la « self-determination de la nation ».

L'homme qui ne voudra pas répondre à cet appel, fait moins par nous que par l'Irlande, emportera dans sa tombe une terrible responsabilité.

L'état général de l'Irlande nous cause de profondes angoisses ; mais la condition abominable du coin Nord-Est émeut encore davantage vos évêques.

En opposition aux intérêts véritables de la nation, à la paix et au progrès du pays, une partie du sol a été séparée du reste, apparemment pour nous offrir un spécimen d'un gouvernement modèle. S'il faut juger ce gouvernement par ses résultats, il peut être comparé au gouvernement Turc dans ses plus mauvais jours. A Belfast, spécialement, la situation est telle qu'elle doit révolter les sentiments chrétiens de tout homme, ou plutôt les instincts de l'humanité.

Non seulement les catholiques ont été privés, depuis 20 mois, du droit élémentaire de gagner leur pain par le travail et forcés de vivre de la charité du monde : ils sont encore assujettis à une persécution sauvage, qui ne trouve de parallèle que dans les souffrances des Arméniens. Cette persécution prend toutes les formes : l'incendie, la destruction des immeubles, le terrorisme systématique, l'assassinat délibéré, les massacres au hasard. On fusille les catholiques dans les rues, dans leurs maisons, à leurs ateliers, partout où ils peuvent offrir une cible aux tireurs qui ne cessent ni jour ni nuit et entretiennent un règne incessant de terreur. Des centaines de familles ont dû fuir leurs maisons brûlées, des centaines d'autres ont quitté leurs demeures sous le coup de menaces de mort. Malgré des ententes et des promesses, on n'a rien fait pour mettre fin à ces destructions et à ces meurtres.

Les autorités ne peuvent exciper de leur faiblesse. Elles ont à leur disposition des milliers de soldats payés par le gouvernement britannique. Les catholiques ne peuvent posséder un fusil de chasse sans être molestés et sans subir la peine de la fustigation ; mais on laisse toutes les armes aux protestants, armes de feu et bombes. Bien plus, on leur en procure : tous les protestants sont sollicités à ennuyer leurs voisins catholiques avec lesquels ils vivaient autrefois en parfaite harmonie. Les hommes ne peuvent sortir de chez eux de jour ou de nuit sans être arrêtés, fouillés, soumis à de mauvais traitements : même les prêtres, appelés souvent pour administrer les mourants, sont arrêtés, fouillés et insultés. Cela irrite spécialement les catholiques, qui savent que les prêtres portent dans ces circonstances le Saint-Sacrement. Bref, il semble qu'il y a un plan, avoué par les plus fanatiques, d'exterminer les catholiques des six comtés et surtout de Belfast.

On a essayé de faire retomber la responsabilité de cette horrible condition de Belfast sur les catholiques et sur les Sinn-feiners ; mais aucun esprit sérieux ne croira que les catholiques, qui ne forment que le quart de la population, ou les Sinn-feiners encore moins nombreux, aient été les instigateurs et les auteurs de ces émeutes dont ils ont été les principales victimes. En outre, nous ne pouvons oublier que longtemps avant l'existence de Sinn-fein, Belfast était fameux par ses désordres et par l'assassinat des catholiques au nom de la religion. Il suffit de rappeler les soulèvements de 1864, 1872 et 1886.

Comme nous sommes tous dans les mains de Dieu qui n'est jamais sourd à la prière et à la pénitence, nous ordonnons ce qui suit, jusqu'à nouvel ordre :

1. La prière pour la paix, *tanquam pro re gravi*, sera dite à toutes les messes, conformément aux rubriques.
2. Les Litanies de la Sainte Vierge seront récitées après les messes les dimanches et en semaine, afin que Dieu, par l'intercession de sa Mère Immaculée, nous accorde la paix spirituelle et temporelle.
3. Les dévotions du mois de mai et le rosaire quotidien des familles seront offerts dans la même intention.

Comme il importe de joindre le jeûne à la prière, nous invitons tous les fidèles à s'associer aux Evêques et au clergé en observant le second vendredi de mai (le 12) comme un jour de jeûne strict (*Black Fast*) en réparation pour nos péchés et comme un jour d'intercession générale pour la paix.

Nous demandons à tous les prêtres de célébrer la messe votive pour la Paix ce jour-là, et nous invitons tout le monde à assister ce matin-

là à la messe de la Paix et à recevoir la sainte Communion à la même intention.

N. B. Cette lettre sera lue à toutes les messes le dimanche 7 mai. »
(*Suivent les signatures du Cardinal Logue et des 26 autres archevêques et évêques d'Irlande.*)



ANGLETERRE

La situation des catholiques

Répondant à une diatribe du Manchester Guardian contre « l'Internationale noire », c'est-à-dire l'Eglise catholique, M. Hilaire Belloc écrit :

Nous souffrons, nous, les catholiques anglais, d'un très grave désagrément intellectuel qui est pratiquement un boycottage.

Dans notre presse il nous est loisible de dire la vérité sur nous-mêmes, ainsi que sur le passé et le présent de l'Eglise en Europe. Mais les difficultés sont énormes si nous voulons faire pénétrer cette vérité, même très indirectement dans la grande presse de notre pays.

Ce boycottage n'est en général pas conscient. Il est dû à ce que le point de vue catholique — le seul vrai d'ailleurs — est tellement ignoré qu'il semble fantastique à la masse des lecteurs et tout nouveau à l'élite. Il est dû également à l'existence chez nos adversaires de cette convention stupide de faire le moins possible d'allusions directes aux différences religieuses et de maintenir à l'arrière-plan les causes religieuses des phénomènes sociaux. Ajoutez à cela la peur naturelle qu'ont les éditeurs de déplaire à leur clientèle populaire par des controverses trop violentes. D'une lutte, toute feinte d'ailleurs, à propos de partis politiques p. ex. aucun éditeur de journaux n'a peur, mais ils n'osent s'engager quand il s'agit des fondements mêmes de la vie, de ces différences religieuses ou philosophiques qui sont à la base de tout ce qui divise les hommes. C'est que ces divisions exigent la réflexion, la pensée sérieuse, et que la pensée sérieuse c'est la mort du journalisme populaire.

Tout cela fait que nous avons extrêmement difficile de faire connaître les vérités les plus élémentaires au sujet des affaires européennes.

En profitent évidemment tous ceux qui très consciemment sont opposés à l'Eglise catholique et désirent lui garder les mains liées. Quant à la masse de nos compatriotes, qui se croient indifférents, ils trouvent la chose toute naturelle. Bref, le boycottage, s'il est plus ou moins conscient, n'en est pas moins général.

* * *

Evidemment ce boycottage est très fâcheux pour nous, mais il est bien plus néfaste encore pour l'Angleterre. Il n'y a que nous, catholiques, pour dire aux Anglais où en est l'Europe, car nous seuls sommes dans la vraie tradition de la civilisation européenne. C'est l'Eglise qui fit l'Europe et elle est toujours l'âme de l'Europe. Il y aurait évidemment un grand avantage national à pouvoir exposer publiquement ces vérités capitales à nos compatriotes.

Prenons un exemple : Ce que l'on appelle « Allemagne » ou le « Reich » perd son principe d'autorité et d'unité. Les provinces rhénanes vivent petit à petit d'une vie propre. Déjà la Bavière est fort différenciée. Et d'après quels principes se divise-t-on ?

La grande ligne de démarcation se trace entre les deux cultures, la culture protestante et la culture catholique, qui se partageaient l'Allemagne.

Notre grande presse parlera beaucoup de la lutte entre le capital et le travail dans les régions industrielles de l'Allemagne. Elle parlera même des discussions entre la Prusse et la Pologne avec, en général, la note anti-polonaise, mais jamais elle ne se rendra compte que tout dépend en fin de compte de la religion.

Et il en va de tous les problèmes qui dominent l'Europe d'après-guerre comme de celui-là. En Europe la marée a tourné. Les choses traditionnelles reviennent, et jusqu'à présent il n'y a pas en Angleterre d'opinion publique pour s'en rendre compte. Il en résulte que notre politique — dans la mesure où elle dépend de l'opinion — se débat et s'engage perpétuellement dans des impasses.

(D'après le *Universe*, du 28 avril.)



RUSSIE

Particulièrement intéressantes ces lignes de Chesterton (New Witness, du 28 avril) au moment où, à Gênes, les représentants des Soviets essaient de se faire « remettre à neuf » par les capitalistes de l'Entente.

Un correspondant rentré récemment de Russie nous envoie la copie d'un manifeste de Trotzky à l'armée rouge à l'occasion du 4^{me} anniversaire de sa fondation. Le manifeste, promulgué après l'admission de la Russie à la Société des Nations, est d'une arrogance militaire incroyable.

L'armée compte 1.000.000 hommes. Bien équipés, bien nourris, ses soldats forment un singulier contraste avec les paysans et les ouvriers des régions éprouvées par la famine. Les ressources gouvernementales vont à l'entretien de l'armée.

« Le capital mondial — dit le manifeste — qui a financé tous les mouvements anti-révolutionnaires en Russie depuis Kaledin en 1918 jusqu'aux bandes de gardes blanches en 1922, reste notre plus mortel ennemi, prêt à se jeter sur nous à notre premier signe de faiblesse. Tant que la puissance appartiendra au capital et jusqu'à ce que les ouvriers et les paysans auront détrôné les bourgeois, le Proletariat russe doit se tenir prêt à repousser les attaques des satellites du capital. Pas un instant donc, nous ne pouvons négliger l'Armée Rouge. »

Voilà qui prouve que Trotzky réalise fort bien que sans les gardes rouges le gouvernement serait fort branlant et que, pour maintenir cette armée, il faut la bien nourrir, la bien vêtir et la bien équiper.

A en croire notre correspondant, c'est cela précisément qui devient de jour en jour plus difficile. Les ressources russes diminuent rapidement. Les moyens de transport décroissent toujours, les locomotives encore en service sont en si mauvais état que demain peut-être elles seront hors service.

Le charbon se fait de plus en plus rare et il n'y a pas suffisamment de bois pour satisfaire tout le monde.

Si donc on ne parvient à renouer des relations avec les nations étrangères, l'armée rouge doit se disloquer et, avec elle, la stabilité du Gouvernement.

Ce sont ces difficultés de maintenir l'armée rouge qui rendaient tellement urgente l'admission des Soviets à Gênes. Par l'armée rouge le Gouvernement a le contrôle de toutes les matières alimentaires, des armes et des munitions. Le jour où le comité exécutif du Parti Communiste ne pourra plus nourrir l'armée, il succombera. La police n'existe plus dans la police soviétique. Les fonctions sont remplies par les soldats.

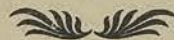
* * *

Quand les Soviets surent qu'ils seraient admis à Gênes, l'organe du Gouvernement écrivit : « Si la Russie soviétique va à Gênes, ses représentants y siégeront non pas comme ceux d'une nation écrasée et criant grâce, mais comme ceux de la nation européenne possédant l'armée la plus nombreuse. »

Voilà qui indique clairement que si une entente assurant le maintien de l'armée venait à échouer, on commencerait les hostilités contre la Pologne. Une Pologne prospère offre des opportunités que ne peuvent négliger les communistes russes.

Si Gênes ne réussit pas, l'armée rouge entre en Pologne. Voilà où nous a conduits la diplomatie de Lloyd George. Il a désarmé la Pologne. Puis est venu le rapprochement germano-russe.

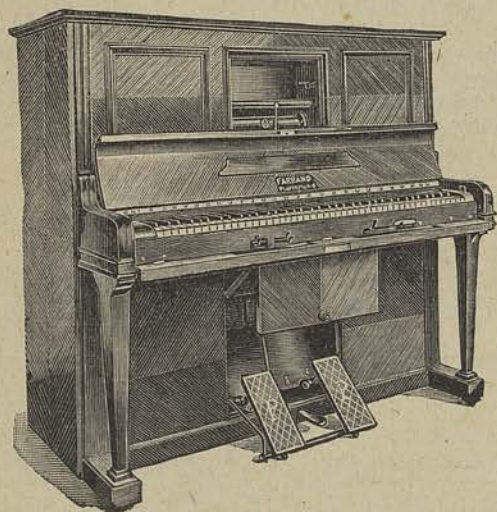
Finalement la certitude que si l'entente russo-prussienne n'aboutit pas, la Pologne sera envahie avec la certitude qu'une défaite polonaise remettrait une fois de plus l'Europe devant la menace prussienne.



Le CERCLE SAINT-JEAN CAPISTRAN nous prie d'annoncer que M. Jean Valschaerts, notre collaborateur, donnera sa conférence sur « le Tourment de Baudelaire », mercredi prochain, 10 mai, à 8 heures, à la Salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.



LE "PIANOLA",-PIANO



apporte au foyer le repos de l'esprit et la joie unanime en permettant à tous, petits et grands, de jouer du piano, sans qu'il soit pour cela nécessaire de connaître la musique.

C'est le seul instrument dont les exécutions soient ARTISTIQUES car les instruments similaires sont nombreux qui ne relèvent que de la simple mécanique.

Les seuls instruments qui puissent s'appeler

"PIANOLA",

sont ceux inventés et fabriqués par

THE ÆOLIAN COMPANY

212, RUE ROYALE, 212, BRUXELLES

(nouvelle adresse)

Rouleaux « ÆOLIAN » les meilleurs
GRANDE BAISSÉ DE PRIX

Envoi franco des catalogues sur demande

TÉLÉPHONE 196-97

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

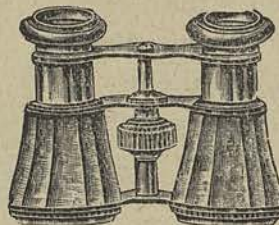
BOVRIL

C'EST LA NUTRITION ASSURÉE
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

**ERVEN LUCAS BOLS, AMSTERDAM**

Liqueurs Extra Fines

Anisette — Curacao — Cherry Brandy

Menthe verte et blanche

SCHIEDAM BOLS

AGENT GÉNÉRAL :

Gérard Van Volxem

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

NOS SÉRIES
ESSENCE
LOTION
BRILLANTINE
SAVON
COSMETIQUE

SUZONNE - VICKY
COTE D'AZUR
NOUVEAU RÈGNE
CYCLAMEN ROUGE
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE**EM. LEMESRE**

fondée en 1860

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successesseur)

Tél. Br. 2764

BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

SAVON DALTON

Pour votre toilette

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP

BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL

ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Vermouth JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats*



DU C ANVERS



"La Voix de son Maître"

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer



"NUGGET", pour Chaussures



FR. 150 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies